
HISTOIRE
D'EMILIE MONTAGUË.
par l'Auteur de
JULIE MANDEVILLE.
Traduit de l'Anglois.
III.e Partie.
A AMSTERDAM
Chez D. J. CHANGUION,
MDCCLXX.

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR

GUY CARLETON.

GOUVERNEUR ET COMMANDANT EN CHEF DE LA PROVINCE DE QUEBEC, &c. &c. &c.

MONSIEUR,

Comme la plus grande partie de la Scene dans cet Ouvrage se passe en Canada, je ne puis mieux faire que de le dédier a votre Excellence. C'est un hommage dû à votre probité, à vos lumieres, à vos soins, qui tendent uniquement à procurer le bonheur de la Colonie, à y faire regner cette tranquilité d'ame sans laquelle ni l'entendement ni l'imagination ne sauroient déployer leurs forces.

Si je voulois détailler tout ce qu'a fait Votre Excellence pour repandre dans cette

Province, si heureuse sous vos ordres, l'esprit d'attachement & de fidelité envers notre gracieux Souverain, celui d'obéissance aux loix, & celui d'union qui constitue la force du Gouvernement. Je risquerois de perdre votre estime en vous rendant justice.

Je ne vous demande donc que la permission de joindre ma voix à celle de tout le Canada, & de vous assurer de l'estime & du respect avec lesquels j'ai l'honneur d'etre,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE

La très-humble & très-obeissante Servante

Londres le 22 Mars 1769.

F. BROOKE.

HISTOIRE D'EMILIE MONTAGUE.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CXXV.

Au Colonel RIVERS, à Montréal.

Quebec, le 17 Avril.

QUE votre derniere lettre, mon cher Rivers, est différente de toutes celles que vous m'avez écrites ci-devant! Qu'ai-je fait pour mériter de pareils soupçons? Que votre sexe est injuste envers le nôtre!

Je ne connois point l'amour, je ne sais point aimer? Et c'est à moi que vous faites ce reproche? Vous qui possédez mon cœur? à moi qui

donnerois ma vie pour vous rendre heureux? Pouvez-vous douter un moment de la tendreſſe d'Emilie? Ses yeux, ſon air, ſes ſoupirs, ſes indiſcrétions, n'ont-ils pas trahi mille fois le ſecret de ſon cœur, long-temps avant qu'elle connût les ſentimens du vôtre.

Si je ne penſois qu'à moi, je pourrois vivre avec vous dans un déſert: tous les climats, tous les états me plaiſent également avec vous; ſans vous, rien au monde ne peut me toucher.

Que je voie ſeulement ces yeux où l'amour le plus tendre eſt peint, que j'entende cette voix enchantereſſe dont le doux ſon va juſqu'à mon ame, je ſuis inſenſible à tout le reſte, j'ignore ce qui ſe paſſe autour de moi; tout ce qui n'a point de rapport à Rivers, paſſe comme un ſonge du matin, dont le réveil efface juſqu'au ſouvenir. Mon amour pour vous remplit toute mon ame, & n'y ſouffre point d'autre penſée, ni d'autre ſentiment. Rang, fortune, patrie, parens, amis, tout cede à Rivers. J'oublie tout pour penſer à lui ſeul.

C'eſt par amour pour vous que je vous preſſe encore une fois de retourner en Angleterre, réſolue de vous ſuivre d'un pole à l'autre. Oui, Rivers, je vous ſuivrai, je vous jure par mon amour, que jamais je ne donnerai ma main à

un autre qu'à vous: je vous verrai toujours, j'entretiendrai toujours cette tendre inclination qui nous unit. Peut-être la fortune nous y fera-t-elle plus favorable que nous ne l'efpérons: peut-être le fort nous unira-t-il plus étroitement enfemble, fans que cette union précieufe foit un fujet de chagrin pour la meilleure des meres.

Mais fi vous perfiftez, je facrifie toute autre confidération à votre amour — cher Rivers, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre.

Adieu! vos foupçons me tuent: un mot tendre rendra la vie à

Votre amante
EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXVI.

A Mifs FERMOR, à Silleri.

Londres, le 17 Fevrier.

Ma chere Ifabelle,

LUCIE, retenue par Lady Anne Melville qui a dîné avec nous aujourd'hui, & ne pouvant pour cette raifon avoir la fatisfaction de vous écrire, me charge de vous faire fes excu-

ſes, & de remplir pour elle ce tendre devoir de l'amitié.

Permettez-moi de vous dire quelque choſe en ma faveur, & de vous communiquer les transports de ma joie : daignez les partager, vous qui êtes née pour éprouver tous les ſentimens des ames honnêtes.

Je n'aurois jamais cru, ma chere Iſabelle, qu'il me fût ſi doux & ſi aiſé d'être conſtant en amour. Je vous déclare (entre nous pourtant, car on en riroit) que je n'ai pas ſenti la moindre inclination pour aucune autre femme, depuis que j'ai donné ma foi à votre aimable amie.

A-préſent je vois un cercle de beautés comme un parterre de fleurs. Elle ſeule m'affecte : elle ſeule eſt charmante à mes yeux : il n'y a point d'autre femme pour moi.

Chaque jour, chaque heure, chaque moment lui donne de nouveaux attraits : ma chere Lucie eſt un tendre mêlange de délicateſſe, de modeſtie, de vivacité, d'innocence, de pudeur, de ſenſibilité ; l'heureux aſſortiment de ces qualités donne mille graces à la plus belle perſonne qui ſoit ſortie des mains de la nature.

Son ſourire enchanteur ne ſe peut décrire, c'eſt celui d'un amour naïf & ſans artifice. Comment vous peindre ce rayon de plaiſir qui ani-

me toutes ſes actions, le doux feu qui brille dans ſes yeux quand elle me voit paroître, & mille petites attentions délicates, mille petites riens chers à l'amour, que le cœur ſeul peut apprécier?

Jamais je n'ai goûté de vrai bonheur que depuis mon mariage; ma tendreſſe eſt une eſpece d'idolatrie: en vérité! Temple eſt devenu l'eſclave de cette aimable fille. Que cet eſclavage a de douceurs!

Pour preuve de ſon empire ſur moi, elle me fait quitter la plume, quoique j'euſſe encore mille jolies choſes à vous dire: il faut que je les conduiſe à l'opera, elle & Lady Anne. Elle me prie cependant de vous dire qu'elle vous aime plus que les femmes ne s'aiment ordinairement, au moins les belles femmes qui ne ſont pas accuſées d'avoir une amitié trop ſincere ni trop vive les unes pour les autres.

Adieu! ma très-chere Iſabelle! Que vos ſentimens pour Lucie rejailliſſent un peu ſur moi!

Votre &c.

JEAN TEMPLE.

LETTRE CXXVII.

A Mr. JEAN TEMPLE, Ecuyer, Pall-Mall.

Silleri, le 28 Avril.

LE voilà donc, cet homme à bonnes fortunes, ce galant chevalier, la terreur des belles, ce petit perfide craint plusieurs milles à la ronde !

Je ne sais, mon cher Temple, si le sexe a des graces à rendre, ou des reproches à faire à Lucie. Elle délivre les *Misses* d'un séducteur, mais elle enleve un homme charmant aux femmes. Je vous dirai que j'avois des vues sur vous, & que je comptois à mon retour en Angleterre, m'amuser quelques jours ; votre conversion dérange mes projets. Je vous aurois fait mon amant par forme de plaisanterie; soyez aujourd'hui mon ami en réalité.

Aimez Lucie, tant qu'il vous plaira, épuisez tous les sentimens de l'amour; vous ne l'aimerez jamais autant qu'elle mérite d'être aimée. Observez, je vous prie, que jamais une femme, surtout une belle femme, n'en a tant dit d'une autre; mais vous savez que je suis au dessus de

mon fexe. Croyez-vous pourtant votre remarque au fujet des belles, d'une vérité fans réplique? L'envie ou l'antipathie, comme vous voudrez l'appeller, me femble plutôt devoir être le vice de celles qui, peu avantagées du côté de la beauté, fentent qu'elles n'ont pas l'heureux talent de plaire.

Les belles femmes doivent être plus vaines qu'envieufes; j'en juge par moi-même qui ne fuis que jolie. Je conviens cependant qu'on ne voit que trop fouvent des faillies indécentes de cette paffion baffe entre des beautés rivales.

A parler impartialement, je crois que les meilleurs caractères de femmes, & les plus exempts de tout fentiment d'envie, font ces petits minois agréables qui, fans pouvoir paffer pour des beautés, ont ce *je ne fais quoi*, ces graces indéfiniffables, qui plaifent fans la beauté, plus que la beauté; & qui par conféquent fe trouvant plus fêtés, plus idolatrés qu'ils ne croient le mériter d'après le témoignage de leur miroir, font toujours contens d'eux-mêmes; au lieu que la beauté, prétendant à un empire univerfel, eft fans ceffe en guerre avec tout ce qui lui difpute fes droits, c'eft-à-dire avec la moitié du fexe.

Je fuis naturellement bonne; c'eft peut-être parce que je ne fuis que jolie, plus agréable que

belle, remplie d'agrémens, d'une infinité de petits *je ne ſais quoi.*

A propos, mon cher Temple, ce que dit Mr. de Montesquieu, à ce ſujet me plaît tant, & m'eſt reſté ſi fortement imprimé dans la mémoire, que je ne ſaurois réſiſter à la tentation de le transcrire ici: vous ne pourrez pas dire au moins que je vous écris des lettres où il n'y a rien de bon.

Je vous prie de lire cet article aux *Miſſes*: je ſuis ſûre qu'elles vous en remercieront. Il y a peut-être une douzaine de femmes dans le monde aſſez ſinceres pour convenir qu'elles ne ſont pas belles; je gagerois qu'il n'y en a pas une qui ne ſe croie quelques agrémens, des graces, un *je ne ſais quoi*, préférable à la beauté; mais écoutons Montesquieu.

„Il y a quelquefois dans les perſonnes ou „dans les choſes un charme inviſible, une „grace naturelle qu'on n'a pu définir, & qu'on „a été forcé d'appeller le *je ne ſais quoi.*

„Il me ſemble que c'eſt un effet principa„lement fondé ſur la ſurpriſe. Nous ſommes „touchés de ce qu'une perſonne nous plaît „plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir „nous plaire; & nous ſommes agréablement „ſurpris de ce qu'elle a ſu vaincre des défauts „que nos yeux nous montrent & que le cœur

„ne

„ ne croit plus : voilà pourquoi les femmes lai-
„ des ont très-souvent des graces, & qu'il est
„ rare que les belles en aient.

„ Car une belle femme fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu ; elle parvient à nous paroître moins aimable ; après nous avoir surpris en bien, elle nous surprend en mal : mais l'impression du bien est ancienne, celle du mal nouvelle ; aussi les belles personnes font-elles rarement les grandes passions, presque toujours réservées à celles qui ont des graces, c'est-à-dire des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas sujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & souvent l'habillement des bergeres en a.

„ Nous admirons la majesté des draperies de Paul Veronese ; mais nous sommes touchés de la simplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Veronese promet beaucoup & paie ce qu'il promet : Raphaël & le Correge promettent peu & paient beaucoup ; & cela nous plaît davantage.

„ Les graces se trouvent plus ordinairement dans l'esprit que dans le visage ; car un beau visage paroît d'abord & ne cache presque rien ; mais l'esprit ne se montre que peu à peu, que quand il veut & autant qu'il veut ;

„ il peut ſe cacher pour paroître, & donner
„ cette eſpece de ſurpriſe qui fait les graces.

„ Les graces ſe trouvent moins dans les
„ traits du viſage que dans les manieres; car
„ les manieres naiſſent à chaque inſtant & peu-
„ vent à tous les momens créer des ſurpriſes:
„ en un mot une femme ne peut guere être
„ belle que d'une façon, mais elle eſt jolie de
„ cent mille."

J'aime extrêmement cette doctrine de Montesquieu, parce qu'elle accorde à chaque femme le talent de plaire, & qu'elle me confirme dans la douce penſée que je ſuis plus capable d'inſpirer une véritable paſſion, que mille autres plus belles que moi

Homme cruel! me parler de fleurs! j'envie à-préſent votre climat nébuleux: la terre que vous habitez eſt émaillée des plus vives couleurs; & la nôtre eſt encore une vaſte plaine de neige.

Nos élégans manquent de comparaiſons: vous avez l'éclat vermeil des roſes, la douce blancheur des lis, le parfum de la violette; nous n'avons que le blanc éblouiſſant de la neige qui réveille auſſi-tôt l'idée d'un froid exceſſif.

Il n'y a ici que deux ſaiſons: voilà ce qui me fait le plus de peine en Canada; car l'été y eſt agréable, l'hyver y a ſes plaiſirs malgré

ſes rigueurs. Mais hélas! vous avez le printemps où tout ſourit dans la nature ; & nous, qui paſſons ſubitement de l'hyver à l'été, nous ne connoiſſons pas l'aimable ſaiſon des amours.

Une lettre de l'idole de mon cœur. Fitzgérald! il faut que je vous liſe, que je vous réponde à l'inſtant.

Adieu! cher Temple, aimez bien ma Lucie.

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CXXVIII.

Au Capitaine FITZGERALD.

OUI, vous le pouvez, je vous en donne la permiſſion: venez à trois heures : vous m'amuſez, quoique ſouvent vous n'ayez pas le ſens-commun: n'importe, je vous aime comme cela; & d'ailleurs, mon pere étant à Quebec, je manquerois d'amuſement.

Je veux auſſi fournir matiere au caquet des filles de la ville: un tête-à-tête avec un Capitaine Irlandois eſt un ſujet qui n'échappera pas à leur ſagacité.

Adieu! je vous attends à l'heure préciſe: une minute plus tard vous ne me trouverez plus.

IS. F.

LETTRE CXXIX.

A Miſtreſs Temple, Pall Mall.

Silleri, le 20 Avril.

Après la lettre immenſe que j'écrivis le 18 à votre idole, ma chere, vous penſez bien qu'il ne me reſte pas grand' choſe à vous dire.

Je ſuis charmée d'apprendre que vous gouverniez ſi joliment l'homme le plus difficile à gouverner, ſi pourtant il y a quelque choſe de difficile en ce genre pour une femme adroite: les plus ſages & les plus ſauvages, les plus graves & les plus étourdis ſont également nos eſclaves, dès que nous ſavons faire uſage de la politique propre de notre ſexe.

J'ai deſſein de compoſer un code de loix pour le gouvernement des maris, & je le ferai traduire dans toutes les langues modernes: ce ſera rendre un ſervice important au monde.

Croiriez-vous que je me trouve, à chaque moment, plus folle que je ne me l'imaginois? voici un trait de ma folie. Vous ſavez que j'aimois extrêmement les eaux de ſenteur: je me parfumois depuis les pieds juſqu'à la tête. Eh bien, j'avois perdu tout à coup ce goût depuis quel-

ques mois, dans l'idée que Fitzgérald ne pouvoit pas les fouffrir. Je découvris hier qu'au contraire il les aimoit autant que moi; & dans l'inftant, fans y penfer, je courus machinalement à ma chambre, & je répandis dans mon mouchoir tous les flacons que je trouvai fur ma toilette.

Il fait aujourd'hui une chaleur de Juin, quoique la neige foit encore fur la terre; elle fond cependant, & rend les chemins impraticables. Il n'y a pas moyen d'aller à Quebec: me voilà confinée ici pour huit mortels jours au moins. Adieu ma chere Emilie! je périrai d'ennui. Fitzgérald vient pourtant me voir, au péril de fa vie & de celle de fes chevaux. Je fuis fi touchée de compaffion pour ces pauvres animaux, que je lui ai ordonné, fous peine d'encourir mes difgraces, de refter quelques jours chez lui: je confacrerai ces jours de folitude à l'étude & à la contemplation; je ferai la belle converfation avec mon papa qui eft tout auffi attrapé que moi de ne pouvoir fortir; pour employer encore mieux le temps, je lui gagnerai quelques guinées au piquet, avant que l'on vienne troubler notre retraite.

Adieu! je fuis pareffeufe, mais toujours

Votre fidele

Is. Fermor.

LETTRE CXXX.

Au Comte de ***.

Silleri, le 20 Avril.

C'est un avantage, Milord, dont nous ne ſaurions trop remercier l'Etre ſuprême, de nous avoir fait naître dans un pays dont la religion & les loix ſont telles qu'elles ſeroient l'objet de nos vœux, ſi nous étions nés dans une autre contrée.

Notre religion, j'entends le Chriſtianiſme en général, porte dans les eſprits la conviction de l'excellence de ſa morale, & de ſon but uniquement dirigé au bonheur du genre-humain; mais la maniere particuliere dont cette religion eſt enſeignée & profeſſée en Angleterre, reſpire plus que par-tout ailleurs cet eſprit de douceur, cette charité évangélique qui embraſſe tous les hommes.

Elle eſt également éloignée de l'enthouſiaſme & de la ſuperſtition; ſa forme extérieure eſt décente & reſpectueuſe, ſans pompe & ſans oſtentation affectée. Ce qui prouve ſa ſupériorité ſur toutes les autres, c'eſt que chacune de celles-ci lui donne unanimement la ſeconde pla-

ce, en se réservant la premiere pour elle-même; & il est incontestable que celui-là mérite le premier rang, que tous les hommes s'accordent à placer au second.

Quant à notre gouvernement, il seroit superflu d'en exalter la bonté: tout l'univers convient que c'est le chef-d'œuvre de la sagesse humaine.

Notre constitution politique a les avantages de toutes les autres, avec aussi peu d'inconvéniens que le permet l'imperfection de la nature humaine: elle réunit la stabilité de la monarchie, & la célérité dans l'exécution qui la caractérise; la sagesse des conseils, & cet heureux partage de la puissance que l'on remarque dans les Etats aristocratiques; la liberté de la démocratie, & une égale distribution des biens, autant que le comporte l'état de la société.

Car, quand je parle d'une égale distribution des biens, je n'entends pas une égalité rigoureuse qui n'exista jamais; mais cette égalité générale & relative qui assure à chacun la possession tranquille & absolue des fruits légitimes de son travail; qui prévient toutes distinctions odieuses, tout orgueil impérieux, en mettant les différentes conditions dans une dépendance mutuelle les unes des autres: qui n'admet entre les citoyens que ces gradations impercep-

tibles & harmoniques qui en font l'accord, comme dans le ſyſtême muſical.

Le prince y eſt un centre d'union, avantage qui manque à la démocratie : on a beau exalter le gouvernement républicain, il eſt beau dans la théorie; mais dans la pratique, il eſt le pire de tous, ſi pourtant on en excepte le despotiſme arbitraire.

On m'appelle pour aller voir de la citadelle le *départ* des glaces, ſpectacle ſi nouveau que je ne puis réſiſter à la curioſité de le voir, quoiqu'il y ait du risque à y aller.

Iſabelle veut m'accompagner : je crains pour elle, mais le moyen de la refuſer?

A mon retour, j'aurai l'honneur de vous écrire une ſeconde lettre que je remettrai à la même perſonne qui ſe charge de porter celle-ci à la Nouvelle York.

J'ai l'honneur d'être, Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, *&c.*

G. Fermor.

LETTRE CXXXI.

Au Comte de * * *.

Silleri, le 20 Avril, au soir.

Milord,

Je viens de voir un objet beau & magnifique en lui-même, mais plus charmant encore par l'efpoir qu'il nous donne de renouveller bien-tôt notre commerce avec l'Europe.

Avant que je viffe fe rompre cette maffe énorme de glace qui forme ce que l'on appelle ici *le pont*, de Quebec à la pointe de Levi, je ne m'imaginois pas que ce fpectacle fût digne d'une attention particuliere : je penfois que la glace fe fondroit peu-à-peu par la chaleur du foleil & de l'air, & que nous verrions le fleuve s'ouvrir, fans avoir remarqué par quels dégrés il délivroit fes eaux que le froid avoit enchaînées.

Mais le fleuve, ou la *grande riviere*, ainfi que les fauvages la nomment, conferve fa dignité dans cette occafion comme dans toutes les autres, & montre par là fa fupériorité fur tous les ruiffeaux que nous honorons du nom de riviere en An-

gleterre. Le ſublime eſt le caractère du nouveau monde. La hauteur prodigieuſe des montagnes, la grandeur des lacs & des fleuves, la majeſté des rochers couronnés de grands arbres, & de buiſſons fleuris, les vaſtes forêts qui couvrent un terrain immenſe, tout cela porte l'empreinte du grand & du ſublime. Un peintre de payſages trouveroit ici de quoi exalter ſon imagination: la nature lui offriroit des idées qu'il chercheroit en vain dans les points de vue rétrécis de notre Europe.

Le *départ* des glaces dont je veux vous parler a toute la magnificence américaine. La maſſe énorme qui couvre le baſſin, devant la ville, & qu'on nomme *le pont*, n'a pas moins de cinq pieds d'épaiſſeur, ni moins d'une lieue de longueur ſur un peu plus d'un mille de largeur d'un bord à l'autre: elle réſiſte long-temps au choc du flux rapide qui s'efforce de la briſer ſur les bords.

Cet événement extraordinaire, s'il eſt permis de lui donner ce nom, eſt préparé de loin par des circonſtances remarquables; plus d'un mois auparavant la chaleur du jour ſemble rendre la fonte des glaces plus prochaine, & chaque nuit le froid la rétarde. A peine les plus courageux des hommes oſent riſquer leurs traîneaux ſur l'élément perfide lorſque le ſoleil commence à

prendre de la force; & après une gelée un peu vive les femmes les plus timides y forment des parties de divertiſſement, dont le retour n'eſt pas toujours exempt d'allarmes, ſi le temps paroît ſe radoucir.

Pendant la derniere quinzaine, le danger eſt imminent; & les craintes plus ſérieuſes. L'œil peut voir, même à une certaine diſtance, que la glace diminue d'épaiſſeur & ſe détache des bords: cependant il y a des téméraires que le péril n'intimide point: ils continuent à traverſer le fleuve juſqu'à ce qu'un ou pluſieurs accidens les rendent plus ſages.

Alors le pont n'eſt plus un théâtre où paſſent & repaſſent ſans ceſſe mille traîneaux, par jeu, par plaiſir, ou pour affaire: chacun reſte ſur le rivage, les yeux fixés ſur cette maſſe de glace, attendant le moment où elle ſe rompra, pour laiſſer un libre accès aux vaiſſeaux que l'on attend d'un monde dont on à été comme banni depuis ſi long-temps.

L'heure étant venue, un concours prodigieux de monde des deux ſexes & de tous les rangs, attendoit avec impatience le moment propice: nous étions à l'extrémité du Cap du Diamant, d'où nous découvrions pluſieurs lieues au deſſus & au deſſous de la ville. Le fleuve étoit ouvert au deſſus du Cap & au deſſous de

la pointe de Levi. Le torrent s'étoit fait un paſſage, par ſa rapidité, au deſſous du vaſte pont transparent qui reſtoit immobile.

Nous étions d'une impatience extrême: le flux arrive avec une impétuoſité accrue par les obſtacles qu'il rencontre ; le pont paroît s'ébranler, mais il réſiſte à la force des eaux; une ſeconde vague ſuit la premiere & va heurter le rivage avec tant de furie qu'elle en détache cette maſſe énorme de glace qu'elle entraîne en refluant.

Ce vaſte corps paroît dans un mouvement univerſel, il avance d'un pas grave & majeſtueux; le bruit qu'il fait annonce qu'il va ſe briſer en une infinité de pieces: en vain les pointes de terre avancées veulent retarder ſa marche: la force irréſiſtible d'un corps ſi prodigieux, augmentée par la rapidité du torrent renverſe & entraine tous les obſtacles.

On ne ſauroit ſe figurer quel beau ſpectacle offre le fleuve en ſe débarraſſant des glaces qui tenoient ſes eaux captives : le baſſin eſt bien-tôt ouvert: dès que les glaçons ont paſſé la pointe de Levi, ils disparoiſſent en un inſtant derriere les terres où le fleuve s'enfonce, & laiſſent la plaine liquide, libre & pure comme avant l'hyver. Cette vue excite auſſi-tôt dans l'ame l'eſpérance de renouveller un com-

merce avec l'Europe interrompu depuis long-temps, & de revoir les fleurs parer la verdure des champs, & la terre ouvrir ſon ſein pour en faire ſortir de riches moiſſons.

Je ne vous rends qu'imparfaitement les charmes & la grandeur ſublime du ſpectacle dont je viens d'être témoin; mais il m'a tant frappé qu'il m'étoit impoſſible de ne vous en pas parler, au risque de ne vous en donner qu'une idée au deſſous de la réalité.

Si pourtant mon Tableau a quelque reſſemblance avec l'original, vous m'avouerez, Milord, que le changement des ſaiſons en Canada participe à la grandeur ſublime qui caractériſe ſi fortement le nouveau monde.

En Angleterre nous ne ſentons presque pas les viciſſitudes des ſaiſons, parce qu'elles ſont lentes & graduées: ici où elles ſont brusques, ſubites, inſtantanées, elles frappent vivement les yeux & l'eſprit, non ſeulement par le plaiſir qui produit naturellement la nouveauté, mais encore par l'idée de grandeur qui les accompagne.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, *&c.*

G. FERMOR.

LETTRE CXXXII.

A Mistress Temple, Pall Mall.

Le 22 Avril.

Vous avez grandement raison, ma chere Lucie : je pense comme vous qu'une religieuse peut-être, à plusieurs égards, moins malheureuse que certaines femmes qui vivent dans le monde : sa situation est un paradis en comparaison de celle d'une femme sensible & vertueuse, qui n'a point de goût pour son mari.

Nous serions infiniment plus révoltées de la cruauté de quelques peres & meres qui sacrifient le bonheur de leur enfans à leur avarice, en leur faisant embrasser la vie monastique, soit de force ou par séduction, si nous ne voyions pas tant d'exemples d'une pareille inhumanité en Angleterre, quoique dans un genre différent, dans ces parens qui forcent leurs enfans à se marier contre leur inclination.

Votre lettre me rappelle une réponse judicieuse qu'une Dame Françoise me fit ici, un jour que je m'élevois avec ma vivacité ordinaire contre la profession religieuse : je me plaignois surtout d'un point que je croyois sans réplique,

ſavoir qu'un engagement pris de ſi bonne heure fût ſans retour, quelque dur que le joug pût paroître au bout de quelques années. „ C'eſt „ pour la vie, diſois-je, & ces victimes mal- „ heureuſes d'un zele indiſcret ſont condamnées „ à gémir éternellement, ſans eſpoir de réparer „ leur faute—„.

„ Le mariage, reprit vivement Madame De „ ***, n'eſt-il pas auſſi pour la vie ? „

„ J'en conviens, Madame.—„ Et ce qu'il „ y a de pire, c'eſt qu'on ne prend pas un mari „ à l'épreuve, après un an de noviciat, comme „ on embraſſe la profeſſion religieuſe. „ ——

„ Vous avez raiſon, Madame, votre argu- „ ment eſt ſans réplique. „

C'eſt tout ce que je pus lui dire, & je ne me ſuis pas aviſée depuis de parler contre les couvents, en préſence de Madame de ***.

Entre nous, ma chere, il y a de l'injuſtice à ſe plaindre de n'être pas heureux en mariage, lorſque l'on n'a contracté cette union ſacrée que par des vues d'un vil intérêt : remarquez que, dans les ames délicates, l'amour eſt rarement une conſéquence du mariage : il doit le préve- nir, ou il faut ſavoir s'en paſſer.

Ce n'eſt pas que tous les mariages fondés ſur un amour véritable, ſoient néceſſairement heu- reux : l'expérience prouve le contraire. Mais

il eſt ſûr que la tendreſſe réciproque eſt d'une néceſſité indispenſable pour rendre l'union conjugale auſſi délicieuſe que ſe le promettent les cœurs nés ſenſibles.

La moitié du monde n'a point d'ame: ou s'il en a, ce n'eſt qu'une ame végétative, ou purement animale. Ces gens-là n'ont beſoin ni d'amour ni de ſentiment: ils ſont faits pour paſſer leur vie dans un état mitoyen entre la veille & le ſommeil; & il leur importe aſſez peu dans quelle compagnie ils faſſent leur voyage inſipide ſur la terre.

Pour vous & pour moi, ma chere, qui ſommes paſſablement *éveillées*, nous avons beſoin d'une bonne doſe d'amour pour nous rendre le mariage ſupportable. Nos ames formées d'une eſſence active, ne peuvent s'accommoder d'un repos total. Si donc nous n'aimions pas nos maris, il ſeroit à craindre que nous n'aimaſſions d'autres hommes.

J'ai pitié de ces vieilles filles, tantes ou couſines, qui prétendent qu'il eſt indécent à une jeune perſonne de diſtinguer un homme d'un autre, & que l'amour vient après le mariage: s'il y a de l'indécence de quelque côté, c'eſt infailliblement dans leurs propos. Je crois moi, qu'épouſer, dans une pareille attente, & d'après ce qu'elles nomment les principes d'une

ſa-

ſageſſe éclairée, un homme que l'on n'aime point, c'eſt un crime des plus odieux dont le cœur humain ſoit capable.

N'admirez-vous pas la belle éducation que l'on nous donne dans ce ſiecle philoſophique? Son grand but eſt de déraciner dans nous les plus douces affections dont la nature y a mis le germe, l'amour, l'amitié, la commiſération, la bienveillance; de détruire le principe de la ſociabilité, & d'y ſubſtituer l'amour-propre le plus intéreſſé. Nos peres & meres croient faire merveille en s'efforçant d'étouffer des affections qu'ils devroient ſeulement diriger vers des objets convenables, & que le ciel nous a données comme des moyens propres à nous conduire au bonheur. Heureuſement, la nature eſt plus forte que nos maîtres; ſi leurs efforts réuſſiſſoient à leur gré, nous ſerions à jamais privées de tout ce que la vie a de douceurs, & réduites à paſſer nos triſtes jours dans une ſtupidité qui nous mettroit à peine quelques dégrés au deſſus des êtres du regne végétal.

Si j'ai des idées juſtes des choſes, le cœur humain eſt naturellement vertueux; l'objet de l'éducation doit donc être, non de nous donner de bonnes inclinations, la nature y a pourvu; mais de cultiver celles que nous avons, & d'empêcher que nous n'en prenions de mauvaiſes :

car tout le bien qui eſt en nous vient de la nature, & tout le mal eſt une plante étrangere qui a été transplantée dans notre ame.

Ainſi finit mon ſermon. Aimez la belle précheuſe.

Adieu, ma chere, adieu!

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

P. S. Une lettre de votre frere : pour le coup, le voilà hors de lui-même. Emilie lui a promis ſa main. Quel excès de joie, quelle effuſion de cœur! On croiroit, à l'entendre, que perſonne ne s'eſt jamais marié: je crois bien qu'il n'y a jamais eu de mariage pareil, parcequ'il n'y eut jamais d'amans auſſi romanesques.

Il va au Lac Champlain, pour y fixer le ſiege de ſon empire, ou plutôt de l'empire d'Emilie: car je vois bien qu'elle ſera la reine, & Rivers s'eſtimera heureux d'être ſeulement l'époux de Sa Majeſté.

Et moi je vais à Quebec: trois jours de ſécchereſſe ont rendu les chemins paſſables pour nos voitures d'été. Fitzgérald eſt venu exprès pour me conduire: on eſt en ſureté dans le char de l'amour. Adieu!

A huit heures du soir.

Me voici de retour: j'ai vu la tendre amante: elle eſt au comble du bonheur, elle a reçu des lettres de votre frere, & quelles lettres! Une ardeur à fondre toutes les glaces du pays, ſi elles ne l'étoient pas déja : la fleur de la tendreſſe, la quinteſſence de l'amour! que vous dirai-je? c'eſt l'amour même. Je leur ſouhaiterois un peu plus de fortune; ce ſeroit dommage qu'ils ſe fixaſſent en Canada. Mais je crois qu'ils aimeroient mieux s'exiler dans une île déſerte, que de renoncer à vivre enſemble. La belle paſſion! Adieu! Bonne nuit!

LETTRE CXXXIII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 25 Avril.

Le plaiſir, que l'on trouve à voyager, Milord, naît ſans doute de l'amour de la nouveauté, du deſir flatteur d'acquérir de nouvelles connoiſſances, deſir naturel à l'eſprit humain, qui ſe manifeſte dès l'enfance, s'accroît avec l'âge, & eſt la premiere & la derniere paſſion de l'homme.

Il n'y a rien qui répugne tant à notre constitution qu'un repos absolu. Le grand art du bonheur est de tenir notre ame dans une action continuelle, douce & modérée, assez forte pour lui procurer des jouissances agréables, sans être assez violente pour épuiser ses facultés & la fatiguer: car alors ce seroit moins un exercice qu'un travail.

Le vice est la fievre de l'ame, l'inaction est une léthargie: toute passion vertueuse est dans elle une marque de santé.

Je vois avec un plaisir délicieux le penchant de ma fille pour la coquetterie, céder insensiblement la place à une tendre affection pour un homme qui en est tout-à-fait digne, & qui semble fait pour la rendre heureuse; il est riche, d'une famille noble, plein d'honneur & de probité, & de plus militaire: conformité de profession qui influe peut-être beaucoup sur le goût que j'ai pour lui.

Je vous parle de cette derniere circonstance, Milord, pour vous prier de garder pour lui les offres que vous m'avez faites d'une majorité: il est digne de vos bontés. Quant à moi, comme il n'y a pas d'apparence de guerre, j'ai dessein de me retirer du service, & de passer le reste de mes jours dans cette tranquillité qui convient à mon âge. Je suis actuellement

en traité pour ma compagnie, & je me propose de retourner en Angleterre sur les premiers vaisseaux pour donner ma démission; j'ose réclamer, dans cette occasion, l'amitié de Votre Grandeur pour Mr. Fitzgérald & pour moi.

Tout est réglé avec Fitzgérald, mais je n'en ai rien dit à Isabelle. Il doit l'engager à lui donner la main, le plutôt qu'il sera possible, sans qu'il paroisse que je lui aie donné mon agrément: il me demandera mon consentement avec les formalités ordinaires, comme si je n'étois au fait de rien.

J'en ai fait un secret à ma fille, ainsi que du dessein où je suis de quitter le service.

A l'égard des questions que Votre Grandeur me fait au sujet des Américains, j'entends ceux de nos anciennes colonies, à en juger sur le rapport des gens éclairés & d'après mes propres observations, ces peuples me paroissent grossiers, ignorans, opiniâtres, intéressés, & cependant humains envers les étrangers.

Entiers dans leurs opinions, ils sont encore plus fortement attachés à leurs intérêts pour lesquels ils ont une pénétration & une prudence inconcevables. Dans tout le reste, ils sont fort au dessous des Européens. Est-ce un défaut de la nature, ou de l'éducation? c'est ce qu'on ne

peut déterminer poſitivement, vu la grande influence de la derniere ſur les mœurs des hommes.

Je penſe qu'ils n'auroient pas refuſé avec tant d'opiniâtreté l'acte du timbre, & qu'ils nous auroient encore moins disputé le droit de leur donner des loix, ſi l'on n'eût pas aigri les esprits en touchant de ſi près à leurs intérêts, je veux dire en mettant des reſtrictions à leur commerce avec les Colonies Françoiſes & Espagnoles : commerce où les Anglois ont fait un profit immenſe & dont quelques riches planteurs de l'amérique ont ſeuls ſoufferts.

On n'a pas fait attention que tous les avantages accordés au commerce de l'Amérique Septentrionale refluent ſur la mere patrie : Ces Américains ſont les abeilles qui vont cueillir au loin le miel dont ils rempliſſent la ruche.

Les charger d'impôts après avoir mis des entraves à leur commerce, c'eſt deſſécher la ſource, & vouloir que le ruiſſeau coule en abondance.

On ne ſauroit prendre trop de ſoins & de précautions pour ſoutenir la majeſté du gouvernement, & en aſſurer la ſouveraineté; mais il faut du ménagement dans les moyens : en voulant trop abaiſſer les eſprits, on les révolte.

Une bonne mere consulte les intérêts & le bonheur de ses enfans; même en vengeant l'autorité qu'on lui dispute, & elle est aussi attentive à en adoucir le joug qu'à le maintenir.

Un mélange égal de douceur & de fermeté les fera rentrer en eux-mêmes: des vues d'ambition, & l'impétuosité naturelle de leur tempérament les ont égarés; l'orage passera, & ils sentiront leurs devoirs.

J'ai l'honneur d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très-humble, *&c.*

G. FERMOR.

LETTRE CXXXIV.

A Mistress TEMPLE, Pall Mall.

Le 5 Mai.

ON m'a rendu mon Emilie, à ma grande satisfaction; je ne suis rien sans elle. Les chemins devenus sûrs & beaux nous permettent de nous promener tout le long du jour, à pied, en voiture, à cheval, & de nous amuser de

notre mieux, en attendant votre frere qui eſt à la chaſſe d'un établiſſement.

La rapidité de la végétation dans ce pays a quelque choſe d'étonnant : quoique la neige couvre encore les montagnes, & qu'il y en ait des monceaux énormes dans les vallées, la campagne eſt déja en verdure, les arbres & les arbriſſeaux déploient leurs feuilles avec une vîteſſe ſinguliere, & la terre ſera bientôt un tapis émaillé des plus vives couleurs, avec un aſſortiment agréable dans ſa bizarre confuſion.

C'eſt un plaiſir charmant que de voir dans les bois les fraiſes & les violettes percer la neige pour faire voir leurs petites têtes fleuries.

Nous ſommes mille fois plus folles l'une de l'autre, Emilie & moi, depuis que nous avons été ſéparées. Quelle douceur pour nous de parler de nos amours, de nous communiquer nos penſées & nos ſentimens! Nous avons été près d'un mois abſentes l'une de l'autre, & nous n'avions point d'amie de cœur avec qui nous puſſions caquetter: nous nous en dédommageons à-préſent.

Fitzgérald dînera avec nous: il vient.

Adieu! Toute à vous,

Is. FERMOR.

LET-

LETTRE CXXXV.

Au Comte de ***.

Silleri, le 5 Mai.

MILORD,

J'AI converſé, ou plutôt, car je n'ai pas eu occaſion de placer un ſeul mot, j'ai écouté pendant plus de deux heures, un officier François qui a déclamé avec une éloquence d'autant plus merveilleuſe qu'il a eu l'art de parler tout ce temps ſans rien dire d'amuſant ni d'inſtructif: je n'avois point encore vu une telle abondance de paroles avec une ſi grande diſette de penſées.

Les gens qui n'ont que des idées communes, ſont en général de grands parleurs, parce que toutes leurs penſées ſont au niveau d'une converſation ordinaire; au lieu que ceux qui ont un eſprit plus élevé ont des idées qu'il ne convient de communiquer qu'à des gens d'une égale capacité.

Auſſi les femmes, dont l'eſprit eſt ordinairement au deſſous du nôtre, parlent infiniment plus que nous: ce qui vient apparemment de l'éducation frivole & bornée qu'elles reçoivent;

les hommes ont fur elles l'avantage d'acquérir une riche variété de penfées neuves & fublimes.

Les femmes gagnent beaucoup dans la converfation des hommes; & celles qui y ont été élevées font certainement plus cultivées & plus amufantes que les autres; c'eft une preuve de ce qu'elles deviendroient avec une meilleure éducation, puisqu'elles profitent fi bien de cette occafion accidentelle & rare d'acquérir des connoiffances.

Du refte l'avantage eft réciproque pour les deux fexes dans le commerce mutuel de l'un avec l'autre. Le defir de plaire égal des deux côtés, tempéré par les égards que la politeffe exige donne à la converfation un ton de douceur, d'aménité, de vivacité, propre à faire briller dans tout leur éclat les plus belles qualités de l'ame.

Les femmes élevées dans une ignorance qui ne fait que croître avec l'âge, ne peuvent presque rien apprendre des perfonnes de leur fexe. N'eft ce point pour cette raifon qu'on voit généralement les filles des militaires plus inftruites & d'une converfation plus agréable que les autres demoifelles d'un rang égal ou même fupérieur.

Je ferois prefque tenté de citer Ifabelle pour exemple, fi je ne favois combien les parens font

aveugles, & combien il faut rabattre des éloges qu'ils font de leurs enfans.

Vous me furprenez, Milord; & ce que vous me dites de Mifs H— me fait de la peine. Je fais qu'elle eft imprudente, mais je la crois vertueufe. La vivacité de fon caractère lui a fait commettre de petites indifcrétions: convenons auffi, Milord, qu'il eft bien difficile d'être toujours maître de foi-même dans un temps où l'on n'eft pas juge compétent de fes actions: la vivacité de la jeuneffe l'emporte fur les meilleurs principes; l'on commet des folies & des indifcrétions dont on rougit après lorsque la raifon commence à fe faire entendre.

Le défaut d'expérience, une certaine confiance naturelle aux meilleurs caractères font caufe que l'on contracte de bonne heure des liaifons peu convenables; puis la conftance & la générofité, vertus qui caractérifent les belles ames, entretiennent l'illufion.

Je connois parfaitement Mifs H—. Si fon pere vouloit la traiter comme fon amie, & prendre la voie de la douceur, de l'indulgence & de la tendreffe paternelle, pour la détacher d'un choix indigne d'elle & de lui, je fuis fûr qu'il réuffiroit; s'il la traite durement, c'eft une fille perdue.

Sa morale eft trop févere, fa conduite trop

exacte, son air trop sérieux, ses manieres trop imposantes. L'intérêt de la vertu nous prescrit de la peindre avec toutes ses graces, aimable, vive, enjouée, marchant à côté du plaisir. Nés pour être heureux, & pour contribuer au bonheur d'autrui, nous ne devons reconnoître de vertus réelles que les vertus sociales.

Un génie ennemi des hommes a répandu autour de nous le nuage épais de la superstition, & a dit qu'une austérité volontaire étoit une vertu.

Si les moralistes veulent perfectionner la nature humaine, qu'ils étendent les affections du cœur au lieu de les resserrer; qu'ils fondent leurs systêmes sur les passions d'où naissent les plus aimables vertus.

Les discours imbécilles des dévots qui peignent la divinité sous les traits noirs & hideux que leur sombre imagination leur fournit, rendent la vertu odieuse au lieu de la faire aimer: ils effraient la jeunesse: ils placent la perfection si haut qu'on desespere d'y atteindre; en voulant les suivre on quitte le droit chemin, le seul qui conduise au bonheur.

J'ai étudié le cœur humain avec une attention sérieuse: tout pere, qui sera l'ami de ses enfans, sera maître de leur volonté, & arbitre

de leur conduite: j'en ſuis convaincu par ma propre expérience.

Malgré tout ce que peut dire ma fille dans ſa vivacité & les tranſports de ſon humeur coquette, il ſeroit plus aiſé de la détacher de l'objet qu'elle aime, que de lui perſuader d'agir contre le gré d'un pere dans qui elle a toujours trouvé le plus tendre & le plus fidele des amis.

Je ne finirois pas ſur cette matiere, & j'abuſe de votre complaiſance.

J'ai l'honneur d'être
Milord,
De Votre Grandeur,

Le très humble, &c.
G. FERMOR.

LETTRE CXXXVI.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 13 *Mai.*

MADAME Des Roches ſort d'ici: elle retourne aujourd'hui aux Kamaraskas. Elle venoit prendre congé de nous; elle a témoigné un ſenſible regret de quitter Emilie, j'en ai été

touchée. C'eſt une aimable femme : elle pleuroit en embraſſant Miſs Montague, Emilie a verſé auſſi quelques larmes; je crois pourtant que ma bonne amie n'eſt pas fâchée de ce départ. Elle l'aime, oui, mais elle n'a pas oublié qu'elle fut ſa rivale, & ſurement elle eſt bien-aiſe de la voir partir avant l'arrivée de votre frere.

Le temps eſt beau, la campagne fleurie, les arbres couverts de feuilles, & il n'y a plus que peu de neige ſur le panchant des montagnes qui regarde le nord. Nous attendons avec impatience les vaiſſeaux d'Angleterre : je recevrai des volumes de lettres de ma chere Lucie; votre frere doit arriver cette ſemaine : en un mot tous nos plaiſirs ſont à-préſent en eſpérance. Notre cœur treſſaillit à chaque coup de marteau; nous nous imaginons toujours qu'on vient ou nous dire qu'on voit paroître des navires devant le port, ou nous apporter des lettres de votre frere.

Fitzgérald eſt ſi attentif à me plaire, il y met tant de bonne grace & de cordialité, qu'il y auroit de la cruauté à rejetter ſes ſoins : je crois que la compaſſion me portera à ſuivre l'exemple héroïque que vous m'avez donné.

Le mariage eſt pourtant une terrible affaire, & j'ai beſoin d'un grand effort de courage pour

m'y réſoudre. Lucie, comment avez-vous pu vous marier? Envoyez-moi un peu de réſolution.

Adieu! Toute à vous,

Is. Fermor.

LETTRE CXXXVII.

Au Colonel Rivers, à Montréal.

Silleri, le 14 Mai.

Je ſuis de retour ici, mon cher Rivers, & je puis goûter à mon aiſe le plaiſir délicieux de parler de vous, ſans contrainte, avec l'amie de mon cœur, ma douce & charmante Iſabelle. Elle a de l'indulgence pour ma foibleſſe, ſi pourtant je dois donner ce nom à ma tendreſſe pour le plus aimable & le plus généreux des hommes.

Il étoit impoſſible que je ne vous aimaſſe pas: votre ame parla à la mienne dès le premier inſtant que je vous vis, vos yeux furent l'organe dont elle ſe ſervit pour m'exprimer ſes tendres ſentimens: elle me dit que nous étions faits l'un pour l'autre; je reconnus dans vous une ſenſibilité ſemblable à la mienne, & je

m'affligeai des circonſtances qui devoient rendre cette conformité inutile. Je remarquai ce ſourire de bienveillance, la plus belle production des graces unies à la vertu, cette douce & modeſte confiance que donne le ſentiment éclairé de ſon mérite, en un mot cette beauté intellectuelle, la plus noble image de la Divinité.

Aurois-je pu ne vous pas aimer lorſque ma raiſon, convaincue de votre mérite, conſpiroit contre mon cœur ?

Nous avons perdu Madame Des Roches; ſes adieux nous ont touchées juſques aux larmes; je l'ai embraſſée, je l'ai ſerrée contre mon ſein. Je l'aime, j'ai pour elle une affection que je ne puis exprimer. Je l'ai vue preſque tous les jours pendant mon ſéjour à Quebec, & je prenois un plaiſir infini dans ſa converſation : elle me parloit de vous, elle exaltoit vos belles qualités, & mon cœur étoit attendri. Je l'écoutois avec une ardeur délicieuſe, cependant je ne pouvois gagner ſur moi de lui parler de vous, réſerve dont je ne ſaurois me rendre raiſon à moi-même. Je la regardois avec plaiſir dans l'idée qu'elle vous eſt chere & qu'elle vous aime d'une tendre amitié croiriez-vous que je lui trouve quelques traits de reſſemblance avec vous ? Elle a preſque votre

ſourire gracieux, mais le ſien n'eſt que l'image du vôtre.

Rivers, je vous avouerai toute ma foibleſſe. Je l'ai trouvée charmante dans votre abſence, & je n'ai jamais pu la ſouffrir lorsque vous étiez avec nous: vos attentions pour elle me perçoient le cœur; j'étois jalouſe du moindre mot que vous lui diſiez, du moindre regard qui ſe fixoit ſur elle; j'enviois juſqu'à ſon mérite & ſes charmes; & cette rivalité inconcevable empoiſonnoit le plaiſir que j'aurois eu de converſer avec elle, ſi j'euſſe été moins affectée.

Je crains qu'il n'y ait toujours quelque injuſtice dans l'amour, ſurtout dans un amour auſſi ardent & auſſi tendre que le mien.

Mon cher Rivers, me pardonnerez-vous cette injuſtice qui vous prouve l'excès de ma tendreſſe?

Madame Des Roches m'a promis de m'écrire : je l'aimerai, je vous le promets: j'aurai aſſez de force pour triompher de ce petit reſte de jalouſie, & rendre juſtice à une femme ſi aimable.

Pourquoi la haïrois-je parce qu'elle vous voit avec mes yeux, & que ſon cœur a pour vous des ſentimens ſemblables aux miens?

J'ai obſervé que ſa voix s'attendriſſoit & trembloit comme la mienne en prononçant vôtre nom.

Oui, Rivers, vous êtes fait pour plaire à toutes les ſemmes; il y a plus de plaiſir à vous aimer, même ſans eſpoir de retour, qu'à aimer tous les autres hommes. Je plains une ſemme aſſez inſenſible pour vous voir ſans être émue. C'eſt le ſeul reproche que j'aie à faire à Miſs Fermor: elle a pour vous la plus vive amitié & point d'amour. Je ne la conçois pas: quels ſont donc les élémens qui compoſent ſon ame?

Il n'y a point d'homme capable de faire naître les ſentimens que Rivers inſpire; il n'y a point d'homme qui les mérite comme lui. Le plaiſir de vous aimer me paroît ſi ſupérieur à toutes les autres délices, que ſi je n'étois pas Miſs Montague, je voudrois être Madame Des Roches, parce qu'après moi, elle eſt celle de toutes les ſemmes qui vous aime davantage.

Où m'emporte mon amour? Je rougis quand je relis ma lettre, & pourquoi rougir d'avoir une ame qui ſache diſtinguer le mérite? Pourquoi cacher des ſentimens auxquels j'oſe bien me livrer?

Je ne vous cacherai jamais aucune de mes penſées: vous ſerez à la fois le confident & le cher objet de ma tendreſſe.

En quels termes —Rivers, mon cher Rivers, vous réglez tous les mouvemens de mon cœur: diſpoſez d'Emilie, comme il vous plaira: ce-

pendant, ſi vous lui permettez de former un ſouhait contraire à vos intentions, accordez lui la grace de retourner dans votre patrie, de vous rendre à votre famille; je veux vous recevoir de la main d'une mere dont le bonheur doit vous être plus cher que le mien.

Vous parlez de la médiocrité de votre fortune! Rivers, à quoi bon cette obſervation? N'avez-vous pas plus qu'il ne faut pour ſatisfaire aux beſoins phyſiques? Quand vous auriez moins encore, Emilie ſeroit heureuſe avec vous; que fait le ſuperflu pour le bonheur réel? Sacrifions l'orgueil à l'amour, la fortune à la tendreſſe filiale, les paſſions criminelles aux affections vertueuſes.

J'ai mille choſes à vous dire, & je ſuis obligée de finir malgré moi: nous avons une nombreuſe compagnie de Françoiſes qui ne ceſſent de m'interrompre l'une après l'autre.

Les voilà qui montent à mon appartement. Adieu!

Votre amante

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CXXXVIII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 12 Mai.

IL feroit à fouhaiter, Milord, que le Gouvernement entretint ici des écoles publiques où les jeunes-gens puffent apprendre l'Anglois : l'uniformité de langage eft un des plus forts liens de la fociété, de l'union, & de l'amitié fraternelle.

J'ai ouï dire que la négligence fur ce point avoit eu les plus fâcheufes fuites dans la Nouvelle York, où le peuple, fpécialement à quelque diftance de la capitale, continue à parler Hollandois, conferve fon attachement pour fes anciens maîtres, & regarde encore les Anglois comme des étrangers & des intrus plutôt que comme des compatriotes.

Il eft d'autant plus aifé d'obtenir cet article des Canadiens avec tous les autres qui concernent leur bien particulier ou le bien général, que la nobleffe y eft extrêmement attachée à la cour, & que la faveur eft le grand objet de fon ambition : dès que l'Anglois fera l'unique lan-

gage de la cour, il ſera bientôt univerſellement répandu.

Des trois grands mobiles des actions humaines, l'intérêt, le plaiſir & la vanité, le dernier me paroît avoir plus d'empire que les autres ſur les Canadiens. Je ſuis convaincu que ce qui retient la plus grande partie de leur nobleſſe attachée à la France, eſt la répugnance de quitter la Croix de Saint-Louis. Ne pourrions-nous pas établir en Canada un ordre de diſtinction dans le même genre, & en donner le cordon à tous ceux qui renverroient en France une croix qui n'eſt guere compatible avec le ferment de fidélité qu'ils ont fait en devenant ſujets de la Grande Bretagne.

Cet ordre s'accorderoit, à la récommandation du Gouverneur, tant aux Canadiens qui auroient bien mérité du Gouvernement, qu'aux Anglois de diſtinction, officiers, ou autres établis dans la colonie; & pour le rendre plus récommandable, le Gouverneur en porteroit lui-même les marques, & en feroit le chef, tant qu'il occuperoit cette place.

Une ſemblable inſtitution dans toute l'Amérique, y pourroit être de quelque utilité: car les hommes ont par-tout à peu près les mêmes paſſions; au moins je n'ai point vu de terre, ni de climat, où la vanité ne croiſſe; & juſqu'à

ce que le genre-humain devienne philoſophe, il faudra le gouverner par ſes paſſions.

Le peuple, j'entends le payſan, a beaucoup gagné en changeant de maîtres. La propriété de ſes terres eſt plus ſûre, ſa dépendance moins grande, ſes profits plus que doublés : ce n'eſt donc pas lui qu'il faut tâcher de gagner : il nous eſt déja attaché par une augmentation de bien-être qu'il ſent vivement.

La nobleſſe au contraire a perdu beaucoup à cette révolution : Les nobles ont perdu leurs emplois, leur rang, leur conſidération, & quelques-uns même leurs biens.

Il me paroît donc également conforme aux loix d'une ſage politique & aux devoirs de l'humanité, de les dédommager d'une maniere convenable à leurs deſirs ; de donner des diſtinctions honorables aux riches, de s'attacher les autres par des emplois lucratifs, en un mot de permettre à tous d'aſpirer au gouvernement de leur pays, dès qu'ils ſavent s'en rendre dignes.

Ce qu'il me ſemble y avoir de plus important ici, c'eſt de refermer des bleſſures que les dernieres diſputes ont malheureuſement r'ouvertes ; d'unir les François & les Anglois, le civil & le militaire en un ſeul corps ; d'augmenter le revenu de cette colonie, d'encourager l'agriculture,

& ſurtout les plantations de chanvre & de lin; de trouver un moyen d'y accroître le commerce qui tombe en décadence.

Je ne vous en dirai pas davantage ſur ce point, non plus que ſur aucun des autres qui regardent l'état politique du Canada, parce qu'y étant moi-même, ce que je dirois ſeroit pris pour une flatterie. C'eſt aſſez qu'il ſoit impoſſible, humainement parlant, que les habitans de cette province ne ſoient pas heureux.

J'ai l'honneur d'être
Milord,
De Votre Grandeur,
Le très-humble, &c.
G. FERMOR.

LETTRE CXXXIX.

A MISTRESS TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 20 Mai.

JE ne m'en défends pas, ma chere Lucie, je ſuis prodigieuſement ſavante, graces à mon papa, & cela à vingt-deux ans : c'eſt un prodige ; cependant je n'en vaux pas moins, convenez-en. Je ne fais point parade de ma ſcience, & l'eſprit le plus fin ne devineroit pas

que je ſuis ſi inſtruite. L'envie eſt obligée de me rendre juſtice à cet égard, je parle de dentelles & de blondes comme une autre.

Je penſois en moi-même, car mes idées ſont en général dans le ſtyle pindarique; je réfléchiſſois combien l'hiſtoire du cœur humain ſeroit amuſante & inſtructive, ſi tout le monde diſoit la vérité, & ſe peignoit tel qu'il eſt dans l'ame, c'eſt-à-dire ſi chacun étoit auſſi ſincere & auſſi honnête que moi; car ſur ma parole, je déteſte tellement l'hypocriſie, que je ſuis ſûre d'avoir toujours paru moins bonne que je ne la ſuis.

Il eſt vrai, nous trouverions dans les meilleurs caractères un mêlange de ſageſſe & d'erreurs, de prudence & d'inconſéquences qui diminueroit beaucoup l'eſtime que nous avons pour eux: le voile qui les couvre en partie, leur eſt d'un grand avantage.

Papa me faiſoit ce matin une leçon fort ſenſée ſur la légéreté & la folie qui caractériſe la jeuneſſe: je l'ai prié de conſidérer que j'étois encore dans l'âge d'*indiſcrétion*; que chacun devoit avoir ſon heure pour faire le fou; & que ceux qui n'étoient point fous dans leur jeuneſſe, couroient riſque de l'être dans un âge où la folie n'eſt plus de ſaiſon.

A propos de folie, je crois en vérité que je me marierai bientôt. Ce petit Fitzgérald m'en donne

ne envie : il eſt extraordinairement preſſant — Je crains auſſi de ne pouvoir pas être heureuſe ſans lui. Cet homme a une eſpece de vertu magnétique qui agit fortement ſur moi : je me trouve preſque toujours du même côté de la chambre que lui, ou même ſur la chaiſe la plus proche de la ſienne, ſans ſavoir comment cela ſe fait. Si j'ai aſſemblée, j'arrange ſi bien les parties, qu'il fait toujours la mienne.

Je lui écris les choſes les plus tendres ſur mes tablettes, & ſouvent je grave ſon nom ſur l'écorce des arbres, quand perſonne ne me voit. Ma Lucie, m'auriez-vous ſoupçonnée d'être ſi ſotte ?

Je ſuis presqu'auſſi folle que la belle Emilie qui languit d'amour : cela me fait faire des réflexions morales. N'eſt-ce pas une ſage diſpoſition du ciel de nous avoir donné des goûts ſi différens, puisque les hommes ſont ſi différens les uns des autres ; ſans cette heureuſe variété d'inclinations, il ſeroit impoſſible de les aſſortir.

Votre frere eſt un homme divin ; malgré cela, Fitzgérald a un air de vivacité qui me plaît davantage ; & il m'a dit mille fois qu'il me trouvoit infiniment plus charmante qu'Emilie.

Adieu ! je vais à Quebec.

Votre amie
Is. Fermor.

LETTRE CXL.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Le 20, au ſoir.

Io, io! triomphe! victoire! Un navire d'Angleterre! Vous ne ſauriez croire quels transports d'allégreſſe cette vue a excité dans toutes les ames. Toute la ville étoit ſur le rivage, contemplant avidement cet aimable étranger qui danſoit gaiement ſur les flots agités, comme s'il eût partagé la joie que ſa préſence inſpiroit.

Si l'arrivée de ce vaiſſeau nous cauſe tant de plaiſir à nous qui avons conſervé quelque correſpondance pendant tout l'hyver avec l'Europe, par la voie de nos autres colonies, quels ont du être les tranſports des François qui n'ont eu réellement aucune ſorte de commerce avec le reſte du monde pendant ſix mois entiers.

Je ne conçois pas de plaiſir auſſi ſenſible que celui qu'ils doivent éprouver en renouvellant une communication ſi long-temps ſuſpendue.

Les lettres n'ont pas encore été rendues: nos gens attendent à la poſte: notre impatience eſt extrême: ſi je n'ai pas des volumes de vous, je ne ſerai pas contente.

Le laquais revient. Adieu! je n'ai pas la pa-

tience d'attendre qu'il monte à mon appartement —

Votre amie

Is. FERMOR.

P. S. Les voici. Bon! Six lettres de vous: j'en donnerai trois à lire à Emilie, tandis que je lirai les trois autres. Que vous êtes bonne, Lucie: je ne vous appellerai plus pareſſeuſe.

LETTRE CXLI.

A Miſs FERMOR, à Silleri.

Londres, le 8 Avril.

J'ALLOIS fermer ma lettre, lors qu'on m'a remis la vôtre du 1 Fevrier. Je ſuis exceſſivement allarmée, ma chere, d'apprendre que Miſs Montague ait rompu avec ſon amant, & que mon frere ait une ſi vive affection pour elle.

Ma mere n'a point vu cette lettre. Ciel! dans quel état elle l'eût jettée! Si le Colonel ſe marie jamais en Canada, il eſt perdu pour nous, & ce ſera donner le coup de la mort à une mere qui l'idolâtre. Son abſence l'a chan-

gée à un point qui n'eſt pas concevable: ce ſont des plaintes continuelles, des regrets qui me percent le cœur; elle eſt devenue pâle, elle maigrit à vue d'œil, ſon enjouement naturel a fait place à une ſombre mélancolie. A peine a-t-elle été ſenſible à mon mariage; cependant telle eſt ſa délicateſſe, tel eſt ſon zele pour le bonheur de ſon fils, qu'elle m'a défendu expreſſément de lui en dire un ſeul mot, de peur de le gêner, & de lui faire abandonner un projet qui lui plaît. Je la trouve ſouvent fondant en larmes dans ſon appartement: elle ſe cache quand elle me voit, ou affecte un air plus gai; je connois trop ſon cœur pour prendre le change. En un mot, je deſeſpere de la garder encore un an en vie, ſi mon frere ne revient pas. Jamais elle ne prononce ſon nom qu'elle ne ſoit attendrie à un point inexprimable.

Vous me repréſentez Miſs Montague, ſi belle, ſi aimable, ſi charmante, elle vient de ſacrifier à ſon amour pour mon frere un parti ſi avantageux, qu'il y auroit de la cruauté à ſouhaiter qu'il renonce à un attachement qui ſemble devoir faire le bonheur de leur vie; mais ſans fortune, l'un & l'autre, quel ſera le fruit de leur tendreſſe mutuelle? Ils ſe perdront par des nœuds deſtinés à faire le charme de la vie.

Cependant, ma chere Iſabelle, je vous en

conjure: engagez mon frere à revenir le plutôt qu'il pourra. Qu'il hâte son retour; la vie de ma mere en dépend. Elle mourra, si elle ne le voit pas ce printemps.

J'ai été tentée plus d'une fois d'écrire à Miss Montague, pour l'engager à agir contre l'intérêt de son cœur. Si elle l'aime véritablement, elle doit l'aimer pour lui, pour son bonheur réel. Quel reproche mon frere n'auroit-il pas à se faire, si l'excès de sa tendresse pour l'aimable Emilie conduisoit au tombeau la plus tendre des meres? Oui, si elle l'aime sincérement, elle doit le presser de retourner en Angleterre, elle doit l'exiger de son amour, comme la plus grande preuve qu'il puisse lui en donner, & le prix auquel elle met elle-même sa tendresse pour lui.

Montrez cette lettre à Miss Montague; dites-lui que je confie à son affection pour le Colonel, à sa générosité, les jours d'une mere qui m'est plus chere que mon existence.

Dites-lui que tous nos cœurs sont à elle, que je la recevrai comme mon ange tutélaire, qu'elle sera ma meilleure amie, que nous ne nous séparerons jamais, que nous serons deux sœurs, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la rendre heureuse avec mon frere en Angleterre, & que j'ai de très-fortes espérances de

voir leurs vœux s'accomplir ici; mais que si elle lui donne sa main en Canada. & qu'elle le laisse poursuivre ses vues d'établissement dans ce pays éloigné, elle plonge le poignard dans le sein de celle qui a donné la vie à son amant.—

Je ne sais plus ce que je voulois vous dire, ma chere Isabelle, & mes larmes m'empêchent de voir ce que je vous écris; que je suis à plaindre! Tout mon espoir est dans vous. Cependant si Emilie est telle que vous la représentez—

Adieu! je finis, ma mere entre; je ne veux pas qu'elle voie cette lettre.

Adieu!

Votre affectionnée
LUCIE TEMPLE.

LETTRE CXLII.

A Mistress TEMPLE, Pall-Mall.

Silleri, le 21 Mai.

VOTRE lettre du 8 Avril, ma chere, a été ouverte la premiere par Emilie, étant une des trois que je lui ai données à lire, comme je vous l'ai mandé dans ma derniere.

A peine l'eût-elle achevée qu'elle fondit en

larmes & se retira dans son appartement, sans dire un seul mot. Elle a écrit toute la matinée, à vous, je pense; car elle m'a demandé quand partoit la malle pour l'Angleterre, & elle a été charmée d'apprendre qu'elle partoit aujourd'hui.

Ce que vous me dites de Mistress Rivers me fait une peine extrême: vous pouvez l'assurer de ma part que le Colonel sera dans peu en Angleterre. Je connois assez Rivers & son Emilie pour croire qu'ils ne voudront pas la sacrifier à leur bonheur, & qu'ils aimeroient mieux souffrir tout au monde que de la chagriner.

Ne vous flattez pourtant pas de rompre un attachement tel que le leur, un attachement qui est moins fondé sur la passion, que sur les sentimens les plus tendres, la ressemblance des humeurs, l'harmonie des pensées, & la sympathie la plus parfaite que j'aie vue.

A-présent, Lucie, tâchez de les rendre heureux, faites-en votre affaire, écartez les obstacles qui s'opposeront infailliblement à leur union en Angleterre; & du reste attendez-vous à les voir dès qu'il sera possible qu'ils y arrivent.

Votre frere voudra peut-être que leur mariage se fasse avant leur départ; je le connois assez pour le supposer; mais dès qu'il lira votre lettre que je vais lui envoyer sur le champ, son départ sera résolu, sans le moindre délai.

Je lui envoie aujourd'hui vos lettres & celles de Mr. Temple; je compte que vous recevrez sa réponse aussi-tôt que la mienne.

Apprenez-moi au plus vîte l'heureuse impression que fera cette bonne nouvelle sur une femme que j'aime & estime infiniment. Adieu, je suis *&c.*

Is. Fermor.

LETTRE CXLIII.

Au Colonel Rivers, à Quebec.

Londres, le 8 *Avril.*

Le bonheur que je goûte, mon cher Rivers, dans un mariage d'inclination, ne me permet pas de vous exhorter à vaincre un attachement qui vous promet la même félicité avec une aussi aimable personne que vous nous la représentez, vous & Miss Fermor.

Je ne puis aussi, mon cher Edouard, sans manquer à l'amitié que je vous ai vouée, sans risquer de répandre l'amertume sur le reste de vos jours, me dispenser de vous dire, quoique j'aie des ordres positifs du contraire, que la tranquillité ou plutôt la vie de votre mere, est en danger, si vous ne renoncez pas à toute idée d'é-

d'établiſſement en Amérique, pour revenir d'abord en Angleterre.

L'état actuel de vos affaires, je le ſais, ne vous permet pas d'épouſer ici cette aimable fille, ſans vous réduire à un état fort au deſſous de celui dans lequel vous avez été élevé, & que votre naiſſance vous donne droit de tenir dans le monde.

Rivers, me permettrez-vous de ſatisfaire mon amitié pour vous, me montrerez-vous aſſez d'eſtime pour uſer de tous les droits que notre intimité vous donne ſur moi & ſur ma fortune. Elle eſt à vous, & vous pouvez, ſans m'incommoder, en prendre ce que j'épargne moi-même: nous en ſerons plus heureux, vous le ſerez vous-même avec votre chere Emilie, & croyez, mon ami, que vous ne me devrez point d'obligation pour un ſuperflu qui ne fera que corriger l'injuſtice du ſort à votre égard. Je le ſens, vous n'êtes pas mon ami, mon frere; vous m'avez déja affligé par un premier refus: non, votre amitié n'eſt pas auſſi vive que la mienne, & vous ne me jugez pas digne de contribuer à votre bonheur!

Je ne vous en parle donc plus jusqu'à ce que vous ſoyez ici; j'eſpere que vous vous embarquerez à la réception de cette lettre.

S'il étoit poſſible de triompher de votre ten-

tendreſſe pour Miſs Montague ce ſeroit peut-être le mieux pour vous, puisque la fortune ne vous a pas auſſi favorablement traité que la nature; mais ſi vos cœurs ſont invariablement attachés l'un à l'autre, ſi votre amour eſt tel qu'il mépriſe toute autre conſidération, venez dans le ſein de l'amitié, & nous trouverons le moyen de vous rendre heureux.

Si vous perſiſtez à refuſer de partager ma fortune, au moins vous me permettrez d'uſer de tout mon crédit pour un frere & un ami qui m'eſt ſi cher, & dont le bonheur ſera un ſurcroît au mien.

Je vous parlerai à-préſent de moi-même, je veux dire de la plus chere moitié de moi-même, de votre aimable ſœur pour qui mon affection devient chaque jour plus forte & plus tendre.

Oui, mon ami, ma Lucie eſt plus qu'un ange: chaque jour, chaque moment la rend plus charmante à mes yeux, plus chere à mon cœur: le deſir qu'elle a d'être aimée, lui donne mille graces nouvelles. Un air animé par la tendreſſe charmera toujours infiniment plus que ces beautés mortes qu'on admire froidement. L'amour embellit toutes les formes, il anime tendrement les yeux, il rend le teint vif & frais, il donne des graces, & de la nobleſſe aux moindres ac-

tions, il répand autour de la beauté les rayons de la divinité.

En un mot ma Lucie eſt toujours la plus aimable des femmes, plus aimable encore à-préſent qu'elle ne l'a jamais été.

Vous me pardonnerez aiſément cet épanchement de cœur, vous qui connoiſſez le prix de la tendreſſe & les transports de l'amour.

Adieu! nous mourons d'envie de vous embraſſer!

Votre ami
J. TEMPLE.

LETTRE CXLIV.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 21 *Mai.*

VOTRE lettre à Miſs Fermor, Madame, que le hazard m'a fait lire la premiere a déchiré le bandeau dont l'amour couvroit mes yeux, & m'a montré dans un moment la folie des eſpérances dont j'aimois à me flatter.

Vous me rendez juſtice en me croyant incapable de ſouffrir que votre frere ſacrifie la tranquillité, encore moins la vie de ſon aimable mere à mon bonheur. Je ne doute point

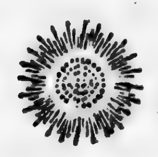
qu'il ne prenne le parti de s'embarquer pour l'Angleterre, dès qu'il aura lu vos lettres; mais connoiſſant ſon affection pour moi, je veux lui épargner des regrets, des remords, peut-être des délais: comme il eſt heureuſement abſent, je pars moi-même, à ſon insçu, ſur un navire qui a paſſé l'hyver ici, & dans dix jours je ne ſerai plus à Quebec.

Rien de plus obligeant que votre invitation, Madame; mais un moment de réflexion vous convaincra qu'il ne me convient pas de l'accepter.

Aſſurez Miſtreſs Rivers que ſon fils ne perdra pas un moment, qu'il ſera probablement à Londres auſſi-tôt que cette lettre; dites-lui que celle qui eut le malheur de le retenir ici, ne ſe pardonnera jamais les maux qu'elle ſouffre.

Je ſuis trop affligée pour vous en dire davantage. Adieu, Madame!

EMILIE MONTAGUE.



LETTRE CXLV.

A Miſs Montague, à Silleri.

Montréal, le 20 Mai.

J'ai un plaiſir inexprimable, ma chere Emilie, à vous dire que j'ai fixé les yeux ſur un terrein qui nous promet l'établiſſement le plus avantageux, & en même temps le plus agréable que la nature puiſſe offrir dans ce pays.

La terre eſt riche & fertile, le bois ſeul paiera plus que les dépenſes du défrichement. Nous aurons à quelques lieues un établiſſement conſidérable où demeurent de très aimables gens: ce ſera une excellente compagnie pour vous. Nombre d'Acadiens ſont déja venus m'offrir leurs ſervices: ils ambitionnent l'avantage d'être mes vaſſaux: apparemment que ma figure leur ſemble d'un bon augure. En un mot, ma très chere, tout rit à mes deſirs.

J'ai paſſé quelques jours chez un officier Allemand, qui eſt entré depuis peu au ſervice d'Angleterre: il commence auſſi un établiſſement, & quoiqu'il ſoit encore peu avancé, c'eſt un charme de le voir accroître ſon petit domaine par les terres qu'il ne ceſſe de mettre

en valeur: il a bâti une fort jolie maiſon, dans une belle ſituation, & dans un joli goût champêtre; ſes travaux me plaiſent infiniment, ils ſont l'image de ceux que je projette. Je m'imagine voir mon établiſſement ſe former, s'accroître, s'embellir: je me repréſente mon Emilie faiſant l'ornement de cette demeure délicieuſe, je la vois comme la premiere mere du genre humain enchantée du ſpectacle de cette eſpece de création, admirer les prodiges qui s'opérent ſous ſes yeux. Emilie, nous ſerons ici comme Adam & Eve dans le Paradis terreſtre.

J'eſpere vous revoir le premier jour de Juin; puis-je me flatter que le ſecond ſera l'époque qui fixera à jamais le bonheur de ma vie?

Mes Acadiens, vos nouveaux ſujets, attendent dans mon antichambre. Je vais leur donner audience.

Le ciel garde mon précieux tréſor, ma chere Emilie! Adieu!

ED. RIVERS.

LETTRE CXLVI.

A Miſtreſs Temple, Pall Mall.

Silleri, le 24 Mai.

Emilie vous a écrit, ſon cœur paroît un peu plus tranquille; j'ignore ſes vues, elle m'en fait un myſtere, ſeulement elle parle d'aller paſſer une ſemaine à Quebec. Je ſuppoſe qu'elle ne ſe décidera pas avant le retour de votre frere; nous ne l'attendons que dans dix jours. Il a écrit à Emilie qu'il ſe fixoit aux terres qu'il eſt allé voir, qu'il y fera le plus bel établiſſement poſſible. N'importe, ſoyez ſûre qu'il retournera en Angleterre, quand même il ne devroit pas y reſter. Je voudrois bien que Miſtreſs Rivers ſe déterminât à revenir ici avec lui. Son projet eſt trop avantageux pour l'abandonner; le voyage n'eſt rien, & le climat eſt le plus ſain de l'univers.

Je m'imagine que le Colonel ſe mariera dès qu'il ſera de retour de Montréal, qu'il s'embarquera auſſi-tôt après ſon mariage, qu'il me laiſſera Emilie, & qu'il reviendra nous retrouver l'année prochaine: au moins tel eſt le plan que j'ai formé dans mon cœur.

C'eſt dommage que Miſtreſs Rivers ne puiſſe pas ſupporter patiemment ſon abſence; le deſir violent qu'elle a de le voir a dérangé tous nos projets. Nous comptions, Emilie & moi, nous former un petit paradis terreſtre au Lac Champlain; Fitzgérald m'avoit promis d'acquérir quelques terres dans les environs: que nous euſſions coulé de beaux jours dans ce nouveau monde, au ſein de l'amitié!

Il n'y a rien de certain, rien de ſtable dans ce miſérable univers: l'exiſtence me paroît d'une bizarrerie capable de me dégoûter. Pardon, Lucie, je me ſens d'humeur à philoſopher, & mes idées ne ſont déja que trop noires.

Nous avions formé de ſi jolis plans d'amuſement pour cet été: voilà tous nos projets évanouis. Votre frere étoit l'ame de toutes nos parties. C'eſt une bagatelle, il eſt vrai, mais je cherche aujourd'hui à me chagriner.

Je vous charge de rendre Emilie heureuſe: ſi vous y reuſſiſſez, je ne me plaindrai plus, quand même je devrois la perdre pour toujours. J'ai mille craintes, mille réflexions triſtes: ſi vous ſaviez ce qu'elle vaut, vous chercheriez à entretenir leur amour plutôt qu'à l'étouffer.

Ma chere Emilie va ce matin à Quebec; je lui ai promis de l'accompagner, elle m'attend. Adieu!

Je n'ai pas la force d'écrire: j'ai le cœur ſerré de douleur: c'eſt l'effet de votre lettre, depuis que je l'ai lue, je ſuis dans un abattement affreux. Voilà le premier chagrin que je reçois de ma chere Lucie. Je ne ſuis pas ſûre de vous aimer autant à-préſent, que je vous aimois avant d'avoir lu cette fatale lettre. Elle me ſemble écrite d'un ſtyle peu compatiſſant; ma chere, je ne vous croyois pas ſi inſenſible.

Adieu!

Votre fidele

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CXLVII.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 25 Mai.

J'AI perdu Emilie! Infortunée Iſabelle! Elle eſt partie pour l'Angleterre; le navire a levé l'ancre ce matin; je l'ai conduite à bord, je quitte le rivage.

Elle m'avoit caché ſon projet juſqu'au moment de ſon départ. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la retenir au moins juſqu'au retour de votre frere; promeſſes, prieres, larmes, j'ai épuiſé toutes les reſſources de l'amitié: tout a

été inutile. „ Non, m'a-t elle dit, je connois
„ trop ma foibleſſe pour riſquer de le voir, je
„ connois trop ſa tendreſſe, je veux lui épar-
„ gner un combat violent entre ſon affection &
„ ſon devoir. Je n'ai jamais eu deſſein de l'é-
„ pouſer qu'avec le conſentement de ſa mere:
„ une entrevue à Quebec dans les circonſtances
„ préſentes ne pourroit être que fort triſte pour
„ l'un & pour l'autre; je lui ai donné mon cœur,
„ & je l'aime trop pour l'engager à une démar-
„ che indigne de lui. Dès que je ſerai arri-
„ vée à Londres, je verrai ſa famille, & dès
„ que j'aurai rendu mes devoirs à Miſtreſs Ri-
„ vers & à Miſtreſs Temple, je me retirerai chez
„ une de mes tantes en Berkshire, où j'atten-
„ drai l'arrivée du Colonel.

„ J'ai promis à Miſtreſs Temple de m'embar-
„ quer ſur le premier navire qui fera voile pour
„ l'Angleterre; rien n'eſt capable de me faire
„ manquer à ma promeſſe. "

Elle ne craint rien pour elle, mais elle ſe figure mille dangers pour ſon amant.

Elle s'aſſit pluſieurs fois hier pour écrire à votre frere, toujours ſes larmes l'en empêcherent; elle eut pourtant aſſez de force pour lui mander ſa réſolution; mais ce fut en des termes qui me perſuadent qu'elle ne l'eût pas exécutée, s'il eût été ici.

Elle s'eſt rendue au rivage avec un calme apparent qui m'a étonnée, je l'admirois. Dès qu'elle a mis le pied ſur le vaiſſeau, toute ſa fermeté l'a abandonnée: elle s'eſt retirée précipitamment dans la chambre qu'elle avoit retenue, je l'ai ſuivie, elle a donné un libre cours à ſa douleur; ſes larmes couloient en abondance, & je n'ai pu retenir les miennes.

On levoit l'ancre, on m'a avertie de me retirer; elle a ſauté à mon cou, m'a preſſée contre ſon ſein en me diſant: „ Dites-lui que „ ſon Emilie. — " Ses ſanglots l'ont empêchée d'achever.

Jamais ſéparation ne m'a tant affectée que celle-là. Lucie, aimez-la, aimez-la tendrement: vous ne pourrez jamais l'aimer ſeulement la moitié autant qu'elle le mérite.

Elle eſt reſtée ſur le tillac, les yeux fixés ſur la nacelle qui nous avoit conduites à bord, jusqu'à ce que le navire a disparu en tournant la pointe de Levi.

A midi.

Je reçois dans l'inſtant une lettre de votre frere à Emilie, ſans cachet, comme je la lui envoye. Je la joins à celle-ci, perſuadée que c'eſt la voie la plus ſûre pour la lui faire parvenir: il y en a auſſi une de Temple à Rivers

ſur le même ſujet que la vôtre du 8 Avril.

Adieu! je vous écrirai plus amplement dès que je ſerai un peu remiſe. Toute à vous,

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CXLVIII.

A Miſs MONTAGUE, à Silleri.

Montréal, *le* 28 *Mai.*

VOUS voir dans une aiſance digne de vous, ma chere Emilie, c'étoit mon unique deſir, ma douce eſpérance, le noble objet de mon ambition. L'ardeur de mon caractère me flattoit que mes vœux ſeroient remplis en Canada, puiſque la fortune me refuſoit ce bonheur en Angleterre.

La lettre que vous trouverez ci-jointe détruit ces flatteuſes eſpérances. Il faut que je retourne immédiatement en Angleterre; mon cœur ne me l'ordonnât-il pas, je ſais que vous m'en preſſeriez vous même. Je connois trop la bonté du vôtre pour me flatter de la continuation de votre eſtime, ſi j'étois capable de ſacrifier je ne dis pas la vie de ma mere, mais ſeulement ſa tranquillité, au bonheur que je deſire avec tant

d'empreſſement, celui d'être à vous ſans réſerve.

Il faut donc me réſoudre à voir ma chere Emilie, le chef d'œuvre des graces, le modele de la vertu la plus pure, dans un état au deſſous de ſa condition; à la voir privée de ces plaiſirs, de ces avantages, de ces honneurs, de cette fortune qu'elle a ſi noblement ſacrifiée à la délicateſſe de ſes ſentimens, &, ſi j'oſe le croire, à la généroſité de ſon attachement pour moi.

Soyez ſûre, ma divine Emilie, que les inconvéniens attachés à une fortune auſſi modique que celle que je puis vous offrir, ſeront adoucis, autant qu'il dépendra de moi, par l'eſtime la plus vive, l'amitié la plus parfaite, l'amour le plus tendre, par ces attentions, ce deſir invariable de plaire, dont le cœur ſeul connoît tout le prix.

La fortune n'a point d'empire ſur des cœurs comme les nôtres : nous poſſédons un tréſor au deſſus de tout ce qu'elle peut donner, le bien exquis d'aimer & d'être aimé.

Nos ames ouvertes aux ſentimens délicats de l'eſtime la plus vive, aux émotions les plus douces de l'amour, trouvent l'une dans l'autre tous les biens réels.

Je ſerai à vous dès que j'aurai terminé ici

mes affaires; j'eſpere avoir dans peu la ſatisfaction de préſenter ma chere amie, ma divine maîtreſſe, &, permettez-moi de le dire, ma tendre épouſe, à une mere que j'aime & reſpecte, & à qui vous ſerez bientôt plus chere que moi-même.

Mon départ pour l'Angleterre, m'oblige de reſter à Montréal quelques jours de plus que je ne l'avois projetté: délai dont je ſouffre trop pour ne le pas abréger autant qu'il dépendra de moi.

Adieu! Emilie, ma chere Emilie, je manque de termes pour exprimer ma tendreſſe & mon impatience.

Votre &c.
ED. RIVERS.

LETTRE CXLIX.

A. Mr. J. TEMPLE, Ecuyer, Pall Mall.

Montréal, le 28 Mai.

JE vous dois mille actions de graces, mon cher Temple, pour votre derniere lettre, quoiqu'elle renverſe entiérement le fragile édifice de mon bonheur. Si j'avois pu ſuppoſer que mon abſence feroit tant de peine à Miſtreſs

Rivers, je n'aurois jamais quitté l'Angleterre; je ne le faisois que pour lui procurer un peu plus d'aisance.

Je sacrifie volontiers tout espoir d'établissement dans ce pays-ci, au plaisir de rendre à son esprit la tranquillité qu'il a perdu par mon éloignement; mais il n'y a point de considération au monde que puisse me faire renoncer à épouser la meilleure & la plus parfaite des créatures humaines.

Que n'ai-je une fortune digne d'elle! C'est moi seul qui forme ce souhait. Emilie partagera avec un égal plaisir ma pauvreté comme mes richesses: j'espere qu'elle me donnera sa main avant notre départ de Quebec. Mon ami, je connois les avantages réels de l'opulence, je suis trop raisonnable pour les mépriser, j'en jouirois comme un autre: je voudrois seulement qu'on ne les estimât pas plus qu'ils ne valent.

Les richesses procurent une infinité de jouissances qu'on n'obtient point sans elles: elles donnent la puissance, les honneurs, la considération; mais si, pour jouir de ces biens subalternes, il faut renoncer à des plaisirs plus essentiels, plus solides, plus conformes à notre constitution naturelle, je n'hésite pas un moment à donner la préférence à ceux-ci.

La fortune ne peut rien donner de comparable à la douce satisfaction d'être aimé de la plus tendre & de la plus aimable des femmes.

Vous l'avez éprouvé, mon cher Temple, l'ame est dans un engourdissement léthargique sans la douce chaleur de l'amour: je ne puis pas dire que j'aie vécu jusqu'à l'heureux moment où je vis Emilie, jusqu'au moment plus délicieux encore où j'appris qu'elle m'aimoit.

Adieu!

Votre fidele ami

Ed. Rivers.

LETTRE CL.

A Mistress Temple, Pall Mall.

Silleri, le 1 Juin.

Je ne puis vous entretenir que d'Emilie: ma plume de concert avec mon cœur se refuseroit à tout autre sujet. Lucie, je ne sais combien je l'aime que depuis que je l'ai perdue: j'erre avec inquiétude dans tous les endroits où nous avons été ensemble; chaque lieu me la rappelle, & aucun ne me la rend. Ma mémoire me retrace mille conversations, mille petites con-

confidences que notre amitié nous rendoit si cheres, nos promenades, nos parties de plaisir, nos fantaisies, nos folies; mes larmes coulent malgré moi. La nature est plus belle ici que jamais, on me le dit, c'est en vain, elle n'a plus le don de me plaire.

Je parcours les allées où elle aimoit à se promener avec moi, les bosquets dont l'ombrage frais la charmoit, les cabinets de verdure qui lui plaisoient davantage: je préfere tout ce qu'elle préféroit, tout aigrit ma douleur au lieu de la soulager.

Fitzgérald se prête avec indulgence à l'enthousiasme de mon amitié: il me conduit dans tous les endroits propres à me rappeller l'idée de mon Emilie: il me parle d'elle avec des transports qui me montrent la sensibilité & la bonté de son ame: il cherche à soulager mon chagrin par un redoublement d'attentions tendres & délicates.

Quel plaisir, quelles délices, ma chere Lucie, d'être sincérement aimée! Folle comme je suis de l'admiration de tous les hommes, celle de l'univers entier n'est plus rien en comparaison de la moindre marque de tendresse que je reçois de Fitzgérald.

Adieu! Faute d'occasion pour vous envoyer

ma lettre, je la garderai quelques jours ſans la fermer.

Le 4 Juin.

Le Gouverneur donne un bal pour la ſolemnité du jour. Je ſuis parée pour y aller ; j'irai ſans ma chere Emilie : tout contribue à me rendre ſon abſence plus ſenſible.

Le 5 Juin, au matin.

Nons avons eu la nuit derniere la plus violente tempête : le bal en a été un peu troublé ; il ſembloit que le globe alloit ſe diſſoudre.

Le ciel préſerve Emilie de tout danger ! j'ai mille craintes pour elle. Grand Dieu ! s'il lui arrivoit quelque accident !

A midi.

Votre frere eſt de retour ici depuis près d'une heure : il eſt accouru à Silleri, ſans ſonger à Québec ; il a demandé Emilie, & ne pouvoit pas croire qu'elle fût partie. Mon pere lui a annoncé cette nouvelle qu'il pouvoit lire dans mes yeux.

Je n'entreprendrai pas de vous peindre ſa douleur. „ Ciel ! s'eſt-il écrié, elle eſt embar„ quée ſans moi ! " Il étoit hors de lui-même, il vouloit la ſuivre dans un batteau ouvert, eſ-

pérant de la rejoindre à Coudre. Mon pere a eu toutes les peines du monde à le retenir, & à lui faire ſentir l'impoſſibilité qu'il y avoit de la rejoindre : les vents ayant toujours été favorables, elle doit avoir paſſé le fleuve.

Il a envoyé ſon domeſtique à Quebec avec ordre d'arrêter ſon paſſage ſur le premier navire qui partira; ſon impatience eſt inexprimable.

Il venoit dans l'eſpoir d'épouſer Emilie & de la conduire en Angleterre. Il ſe figure mille dangers pour elle, dont il s'imagine que ſa préſence l'auroit préſervée : en un mot il a toute la folie d'un amant éperdu.

Je vous enverrai cette lettre par votre frere, avec pluſieurs autres, à moins qu'il ne ſe préſente quelque occaſion inattendue de vous la faire tenir plus tôt.

Adieu, ma très chere Lucie ! Vous êtes au port, faites des vœux pour ceux qui voguent à la merci des flots.

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CLI.

A Miſtreſs Temple, Pall Mall.

Le 6 Juin.

Votre frere a arrêté ſon paſſage ſur un fort beau vaiſſeau qui mettra à la voile le dix : vous pouvez l'attendre à toute heure dès que vous aurez reçu cette lettre que je vous envoie, comme je vous le diſois hier, par un petit navire qui ayant ſa charge complette part une ſemaine plus tôt qu'on ne s'y attendoit.

Rivers engage Fitzgérald à former un établiſſement dans les terres qu'il avoit lui-même en vue ſur la rive du Lac Champlain, car pour lui, il ne compte pas revenir ici.

J'empêcherai l'exécution de ce projet, ſi j'ai quelque empire ſur l'eſprit de Fitzgérald. L'Amérique n'a plus d'attraits pour moi depuis le départ de mes deux amis. Du reſte je n'avois pas d'autre motif de déſirer de reſter dans ce pays, qu'une petite ſociété amuſante dont ils faiſoient la meilleure partie.

L'eſprit d'émulation auroit ſoutenu mon courage, enflammé mon imagination, & donné du brillant à mes idées. Emilie & moi nous aurions eſſayé la force de notre génie créateur:

nous aurions diſputé à l'envi l'une de l'autre à qui eût produit les plus brillantes fleurs, planté les plus belles avenues, formé les plus jolis boſquets; à qui eût pratiqué les grottes les plus agréables dans des rochers eſcarpés; à qui eût mieux appris aux ruiſſeaux à porter le tribut de leurs ondes pures à nos prairies; à qui eût percé les plus belles vues, formé les plus charmantes perſpectives, donné iſſue aux plus jolies caſcades; en un mot à qui eût montré la nature ſous de plus belles formes.

Sans ceſſe appliquées à exercer la fécondité de notre imagination, nous aurions joui paiſiblement du plaiſir d'embellir le ſéjour de l'amour & de l'amitié; tandis que nos héros changeant leurs épées en ſocs de charrue, ſe ſeroient occupés de travaux plus utiles, auroient défriché, labouré, ſemé, recueilli, & fait tout ce qui convient à de bons fermiers; ou pour m'exprimer d'une maniere plus poëtique

Ils auroient ſubjugué cette vaſte campagne,
Et dompté ſon génie altier,
Auſſi rapidement qu'ils conquirent l'Eſpagne.

J'entends la Havanne, où l'on m'a dit qu'ils avoient fait glorieuſement leur devoir l'un & l'autre, & même un peu plus, ſi l'on peut dire que dans de telles occaſions l'on faſſe plus que ſon devoir: ceci ſans vanité.

Enfin leurs travaux utiles auroient eu pour but d'entretenir leur famille, de nous procurer une aiſance convenable; nous euſſions cherché à leur plaire, à les amuſer par nos jeux agréables: juſte partage des emplois de la vie humaine ſuivant l'intention de la nature, malgré l'exemple contraire des ſtupides ſauvages.

A-préſent il n'y a plus de fermiere en Canada qui ſoit digne de mon émulation ; de ſorte que je ne trouverois plus de plaiſir à ces occupations champêtres, dans la ſuppoſition même où l'amitié n'eût pas été l'ame principale de nos amuſemens.

Dites mille choſes gracieuſes pour moi à Mr. Temple, à Miſtreſs Rivers, & à ma chere Emilie, ſi elle eſt arrivée.

Adieu!

Votre fidele

Isabelle Fermor.

LETTRE CLII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 6 Juin 1767.

Il eſt très-vrai, Milord, qu'il y a encore des miſſionnaires Jéſuites dans les villages Indiens du Canada, & je crains bien qu'ils n'uſent de toutes ſortes de moyens pour inſpirer à ces peu-

ples de l'averſion pour les Anglois; au moins quelques Indiens m'ont dit eux-mêmes qu'ils étoient ſurpris & choqués que nous ne leur envoyaſſions point de miſſionnaires.

Leurs idées de religion ſont extrêmement bornées, tout eſt également chrétien pour eux, & ils ne ſavent pas préférer une forme de culte à une autre. Ils regardent un miſſionnaire comme un bon pere qui vient leur enſeigner la meilleure maniere d'adorer Dieu qu'ils croient plus propice aux Européens qu'à eux-mêmes; comme un ambaſſadeur du Prince dont il eſt le ſujet, & conſéquemment comme une marque d'honneur & une preuve d'eſtime. Notre négligence ſur ce point comparée à l'attention ſage & raiſonnée des François au même égard, eſt cauſe que la plupart des nations ſauvages ont toujours eu plus d'attachement pour eux que pour nous.

Les miſſionnaires François, en étudiant leur langue, leurs mœurs, leur caractère, leurs inclinations, en ſe conformant à leur façon de vivre, en uſant de tous les moyens propres à gagner leur confiance & leur eſtime, ont acquis un empire preſqu'inconcevable ſur eux. Les nôtres pourroient aiſément obtenir le même avantage, ſi nous ſavions choiſir des gens propres à s'inſinuer dans leurs bonnes graces, & que nous leur fiſſions un ſort tel que le mérite

l'importance de leur emploi, & l'utilité que nous en retirerions.

Je crois vous avoir dit, Milord, qu'il y avoit une reſſemblance frappante de mœurs entre les Canadiens & les ſauvages : je vous en expliquerai la raiſon : les François n'ont point cherché à donner les mœurs Européennes aux ſauvages ; ils auroient difficilement réuſſi ; ils ont fait tout le contraire : ils ont laiſſé le payſan prendre l'indolence naturelle aux ſauvages en tems de paix, avec leur activité & leur férocité dans la guerre : leur goût exceſſif pour les amuſemens champêtres, avec leur haine du travail ; leur amour pour une vie errante, vagabonde, ainſi que pour la liberté & l'indépendance, en quoi ils ont été merveilleuſement aidés par les loix qui font ici beaucoup plus douces & plus favorables au peuple qu'en France.

Pluſieurs officiers diſtingués dans les troupes de la colonie ſe font fait adopter par des tribus ſauvages ; & à la honte de l'humanité, il eſt plus que probable que quelques-uns d'entre eux n'ont pas rougi de conduire les danſes funéraires uſitées à l'exécution des priſonniers Anglois, même de partager leurs repas horribles, & de les imiter dans tous les excès de leurs cruautés : cruautés qui font frémir la religion & la nature, & auxquelles ces peuples groſſiers, que leur igno-

ignorance excuse, ont été excités par les colonies Françoises & Angloises dont la fureur diabolique alloit jusqu'à promettre des récompenses à ceux qui leur apporteroient les crânes de leurs ennemis. Rousseau de Geneve a fait une grande dépense d'esprit & d'éloquence pour prouver que les nations sauvages étoient les plus vertueuses: j'estime & respecte ce philosophe, j'admire ses écrits; mais j'aime encore plus la vérité qui, dans cette occasion, ne me paroît pas être de son côté.

Je ne vois pas que l'on doive tant exalter les vertus de ces peuples assez brutalement esclaves de leurs appétits pour ne pouvoir pas se dispenser de s'enivrer d'eau de vie, lorsque l'occasion s'en présente, à un excès si détestable qu'ils commettent alors les plus grands crimes, le meurtre & toutes sortes d'abominations, dont ils conçoivent ensuite les plus cruels remords quand leur ivresse est passée.

Il y a de l'injustice à nous accuser de les avoir corrompus, & en particulier de leur avoir donné ce vice qui met l'homme au dessous de la brute: le François & l'Anglois sont généralement sobres. Il est vrai que nous leur avons donné le poison qui leur fait perdre le peu de raison qu'ils ont: ils ne connoissoient point l'eau de vie avant leur commerce avec nous; mais doit-

on leur faire un ſi grand mérite d'une ſobriété forcée, lorſqu'ils n'avoient que l'eau de leurs rochers pour ſatisfaire leur ſoif?

Si je puis m'en rapporter tant à mes propres obſervations qu'aux rapports fideles de gens qui ont étudié ces peuples, c'eſt un fait inconteſtable que les nations Indiennes les plus civiliſées ſont les plus vertueuſes: ce qui renverſe de fond en comble le ſyſtême idéal de Rouſſeau. Au reſte, ce philoſophe n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit trompé ſur cette matiere; & tous les ſyſtêmes ſemblent s'éloigner de la vérité, au lieu de nous aider à la découvrir.

Le Pere Lafitau, qui nous a donné une ſavante comparaiſon des mœurs des ſauvages avec celles des premiers chrétiens, nous fait une rélation très infidele du caractère des Indiens: il a même l'ingénuité de nous prévenir qu'il ſupprime tout ce qui contredit ſon ſyſtême, pour ne dire que ce qui lui eſt favorable. En vérité! voilà un hiſtorien bien exact & bien inſtructif.

Pour moi, je ne cherche point à faire ſervir la vérité à mes idées favorites, par une aveugle complaiſance pour un vain ſyſtême, enfant chéri de mon imagination; mais plutôt à la découvrir, ſoit qu'elle s'accorde ou non avec mon ſentiment.

Mes rélations peuvent être fauſſes, ſoit que

j'aie mal vu, ou que j'aie été mal informé; mais vous n'aurez point d'erreur volontaire à me reprocher.

Les ſauvages ont des vertus, ſans-doute: l'équité nous oblige d'en convenir. Dire qu'ils en ont plus que les nations policées, c'eſt le plus étrange des paradoxes.

Votre Grandeur me demande quel eſt en général, le caractère moral des Canadiens; ils ſont ſimples, hoſpitaliers, & extrêmement attentifs à leurs intérêts, ſi ce n'eſt lorſqu'ils ſe trouvent en concurrence avec cette pareſſe innée qui eſt leur paſſion dominante.

Ils ont plus de dévotion que de vertu; de la religion ſans mœurs; de l'honneur ſans véritable honnêteté.

Je vois que par-tout où regne la ſuperſtition, le ſens moral eſt extrêmement foible; en effet, le principal motif de vertu ceſſe d'agir, dès que le peuple ſe perſuade que des cérémonies extérieures peuvent lui en tenir lieu, & que les crimes s'effacent par des prieres.

J'ai ouï dire à un homme devenu riche par des moyens illicites, que ſa vie avoit été directement oppoſée aux préceptes de l'Evangile, qu'il eſpéroit néanmoins que le ciel lui feroit miſéricorde, & que pour mériter le pardon de ſes péchés, il avoit deſſein de faire ſa fille re-

ligieuſe afin qu'elle priât Dieu pour lui.

Cette maniere d'être vertueux dans autrui eſt aſſurément fort commode pour les pécheurs qui ont des enfans à ſacrifier.

J'aurai encore l'honneur de vous écrire par le Colonel Rivers qui nous quitte dans peu de jours; en attendant, j'ai celui d'être

Milord,

De Votre Grandeur,

Le très humble, &c.

G. FERMOR.

LETTRE CLII.

Au Comte de ***.

Silleri, le 9 Juin.

Milord,

CETTE Lettre vous ſera remiſe par le Colonel Rivers, un des plus aimables hommes que je connoiſſe, & que je ſuis charmé de préſenter à Votre Grandeur. Sachant combien vous êtes délicat dans le choix de vos amis, & combien il y en a peu à qui vous accordez votre eſtime & votre confiance, j'ai cru que vous ne ſeriez pas fâché de connoître un homme digne de l'une & de l'autre: c'eſt une acquiſition précieuſe dans un temps où le mérite réel eſt ſi rare.

Le Colonel Rivers ſent d'avance l'avantage que je lui procure en l'adreſſant à un homme d'état qui joint la ſageſſe & l'expérience de l'age, à la chaleur du ſentiment, à la générosité, à la noble confiance, au feu, à la vivacité de la jeuneſſe.

L'idée de Votre Grandeur au ſujet des couvents proteſtans que l'on pourroit établir ici à l'imitation de ceux que nous avons vus à Hambourg, mérite l'attention de ceux qui ſont intéreſſés à cet établiſſement, ſurtout ſi l'on abolit les couvents romains, comme il y a toute apparence.

La nobleſſe eſt ſurchargée de famille; ſi l'on ſupprime les couvents, les nobles ne ſauront plus où élever leurs filles, ni où placer celles qui paſſent l'âge convenable pour le mariage. Les maiſons religieuſes leur ſont d'une grande reſſource à ce double égard, & une forte raiſon pour eux de perſévérer dans leur ancienne religion.

Cependant comme il eſt à propos d'empêcher que les ſujets des claſſes les plus utiles, qui ſont les plus baſſes, n'embraſſent cet état, je voudrois qu'il ne fût permis qu'aux perſonnes de condition de ſe faire religieuſes: ce ſeroit donc un privilege de la nobleſſe, & toutes celles qu'on recevroit ſeroient obligées de faire

preuve de trois quartiers au moins: cette restriction auroit deux bons effets, elle diminueroit le nombre des nonnes, & leur attireroit une certaine considération.

Je leur accorderois le vœu d'obéissance, & leur interdirois celui de célibat. Elles pourroient quitter l'état religieux pour se marier, comme celles de Hambourg, & non pour aucune autre raison.

Vous vous rappellez, Milord, qu'à Hambourg toutes les religieuses se réservent le droit de se marier, excepté l'abbesse; & qu'ayant dit à celle qui étoit alors à la tête de la maison, que vous trouviez cruel pour une personne jeune & belle, que sa dignité lui ôtât un privilege accordé à toutes les autres religieuses, elle vous répondit avec une vivacité & un sourire agréable: „O, Milord, j'ai le pouvoir de „résigner".

Le Colonel Rivers vous donnera une plus ample information de tout ce qui regarde cette colonie: il est plus en état de le faire que moi, ayant visité toutes les contrées du Canada dans le dessein d'y former un établissement que des raisons particulieres ont fait manquer.

J'ai l'honneur d'être

Milord, *&c.*

G. FERMOR.

P. S. Ce que vous me dites des religieuses, dans votre derniere lettre, Milord, me rappelle une anecdote singuliere à ce sujet. J'étois il y a quelques jours chez une Dame Françoise qui a une charmante fille, de quinze à seize ans, belle comme un amour. Elle me dit qu'elle alloit se faire religieuse. „ De „ quel couvent avez-vous fait choix, Ma- „ demoiselle? „

„ J'ai choisi l'Hôpital-Général: qu'en pen- „ sez-vous, Monsieur? ne mérite-t-il pas „ la préférence? „

„ Assurément, Mademoiselle; & je suis „ charmé que vous ne vous fassiez pas „ Ursuline: la regle y est si sévere, que „ vous auriez eu de la peine à la suivre, „ étant aussi jeune, & d'une complexion si „ délicate. „

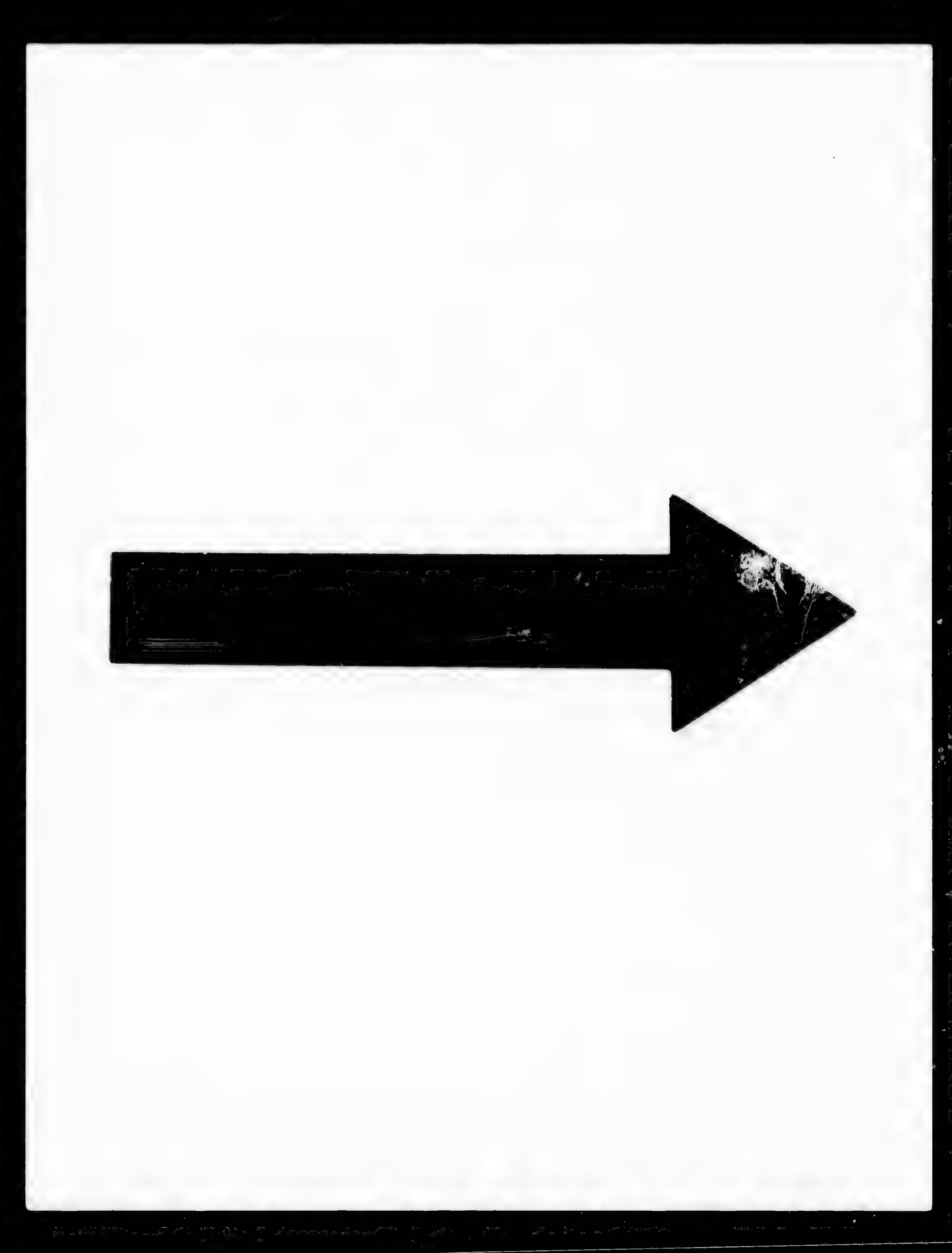
„ Il est vrai, Monsieur; ce n'est pour- „ tant pas l'austérité de la regle qui m'en „ auroit dégoûtée. Mais l'habit de l'Hô- „ pital-Général ——

Je souriois.

„ est très-propre ——„

„ Et très avantageux, Mademoiselle. „

Elle sourit à son tour; je la laissai pleinement convaincue de la sincérité de sa vocation, aussi bien que de la décence &



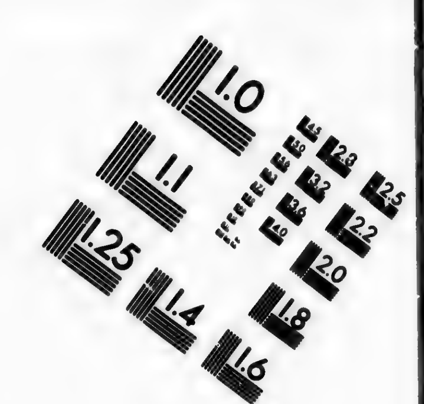
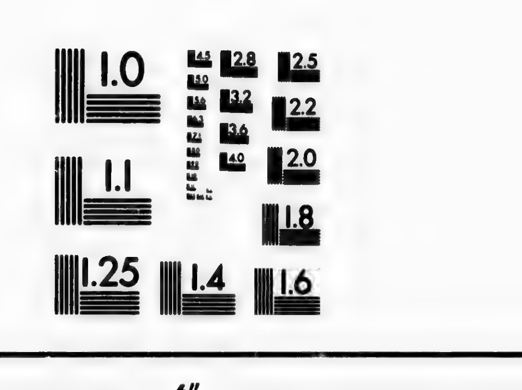


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



de l'extrême humanité qu'il y a à souffrir que de jeunes personnes embrassent un genre de vie si contraire à la nature, dans un âge où elles sont de si bons juges de ce qui peut les rendre heureuses.

LETTRE CLIV.

A Mistress Temple, Pall Mall.

Silleri, le 9 Juin.

Je vous envoie cette lettre par votre frere qui s'embarque demain.

Il faut espérer que le temps me rendra son absence & celle d'Emilie plus supportables ; quant à-présent, ma chere Lucie, cette double perte me jette dans un abattement d'esprit qui ne me permet aucune sorte d'amusement.

Je vous en conjure, faites tout l'imaginable pour rendre leur union possible. Lucie, vous le devez : souvenez-vous que c'est à votre sollicitation & pour la consolation de Mistress Rivers qu'ils ont sacrifié la perspective d'un établissement qui les auroit conduits au bonheur. Ce sacrifice mérite du retour de votre part.

Je voudrois vous en dire davantage ; mais je

ſuis ſi déſolée, ſi accablée de triſteſſe, — la plume me tombe des mains.

Aimez ma chere & tendre Emilie: ne ſouffrez pas qu'elle ait lieu de ſe repentir de la généroſité de ſa conduite.

Adieu! Toute à vous pour la vie,

Votre fidele
ISABELLE FERMOR.

LETTRE CLV.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 10 Juin, au ſoir.

MON pauvre Rivers! Je crois preſque que ſon départ m'a plus affectée que celui d'Emilie: tant qu'il étoit ici, il me ſembloit que je n'avois pas tout-à-fait perdu ma chere amie; à-préſent je ſouffre doublement de l'abſence de l'un & de l'autre.

Rivers m'a demandé mon amitié pour Madame Des Roches en me diſant qu'elle la méritoit toute entiere. Il lui a écrit, & m'a remis ſa lettre ouverte avec prieres d'en prendre lecture. Il la remercie, dans les termes les plus affectueux, de ſes politeſſes & de ſes atten-

tions pour lui & pour ſon Emilie : il lui offre ſes ſervices en Angleterre au ſujet d'une partie de ſes biens que quelques gens voudroient s'approprier, ſous prétexte que ſon établiſſement n'a pas toutes les formalités requiſes.

Le Colonel m'a avoué, en me remettant cette lettre, qu'il avoit un vif regret de laiſſer une auſſi aimable femme en Canada, & que l'idée de ne la plus revoir lui faiſoit une peine infinie. J'aime cette ſenſibilité, cette attention délicate pour une femme qui mérite beaucoup par ſon amitié deſintéreſſée pour lui.

Fitzgérald eſt ici, il fait tout ce qu'il peut pour me conſoler de la perte de mes amis : perte cruelle ! abſence inſupportable ! Lucie, vous les poſſéderez bien-tôt ; j'envie votre ſort.

J'ai occaſion d'envoyer la lettre de votre frere à Madame Des Roches, par un François qui eſt à-préſent avec mon pere ; je ne la laiſſerai pas échapper : ces occaſions ſe préſentent rarement.——

A minuit.

Nous parlons ſans ceſſe de votre frere ; je ne ſais ſi c'eſt pour nous dédommager de ſon abſence, ou pour nous en affliger davantage. J'admire en lui cette tendreſſe de cœur, j'ai preſque dit cette ſenſibilité de femme, ſi rare dans

un ſexe dont l'éducation eſt propre à endurcir les affections les plus douces.

Fitzgérald exalte ſa vivacité, ſon jugement, ſa généroſité, ſon courage, la chaleur de ſon amitié.

Mon pere admire ſa profonde connoiſſance du monde, non pas cette défiance générale de tous les hommes à qui l'on donne communément ce nom, mais ce juſte diſcernement des eſprits, ce tact intellectuel qui lui fait diſtinguer à la premiere vue les caractères vertueux, de ceux dans qui le vice domine, quoiqu'il s'y cache ſous des dehors ſéduiſans.

„ J'aime encore dans lui, diſoit mon pere, „ cette noble franchiſe, cette droiture d'ame „ qui eſt la baſe de toutes les vertus.„

„ Cependant, mon cher papa, vous auriez „ ſouhaité que mon Emilie lui eût préféré „ ce fade blondin, cet inſipide Baronet, ce „ George Clayton, dont tout le mérite eſt de „ n'avoir pas aſſez d'eſprit pour être méchant, „ & dont l'ame inſenſible n'a jamais ſu compatir „ aux malheurs d'autrui.„

„ Vous vous trompez, Iſabelle; je n'exigeois „ point une telle préférence d'Emilie, je la crois „ impoſſible; mais, elle avoit des engagemens „ avec Sir George; & Sir George eſt riche. „ Vous avez beau dire, l'amour à jeun fait une

„ trifte figure. Ma chere, il faut vivre dans „ ce malheureux fiecle. Nous avons perdu le „ goût de ces mêts fubtils & délicats, fi vantés „ dans les Romans, où l'on voit des princes- „ fes enlevées d'un palais enchanté par leurs „ amans, dîner magnifiquement en fuçant des „ fleurs, & en fe defaltérant au bord d'un clair „ ruiffeau. Nos corps groffiers ont befoin d'une „ nourriture plus folide. „

„ Mais, mon cher papa —„

„ Mais, ma chere Ifabelle —„

J'ai vu que mon pere prenoit la chofe au férieux, j'ai changé de converfation ; à-préfent qu'il ne m'entend pas, je vous protefte que j'aimerois mieux le fuc des fleurs & des pattes de mouches avec un cœur auffi noble, auffi généreux que votre frere, que des ortolans & un caroffe à fix chevaux avec un bloc auffi froid & auffi infipide que Sir George.

Adieu! bonne nuit, ma chere Lucie!

Votre fidele

Is. Fermor.

LETTRE CLVI.

A Miſtreſs Temple, Pall-Mall.

Silleri, le 17 Juin.

J'Ai reçu & lu un paquet de lettres de ma chere Lucie. Je vous dirai, pour répondre à ce qui en fait le principal objet, qu'avant quinze jours vous aurez le plaiſir de voir votre frere. Il n'a pas héſité un moment à ſacrifier toutes ſes eſpérances dans ce pays, &, qui plus eſt, le bonheur d'être uni au tendre objet qu'il adore, à la ſatisfaction de conſoler une mere affligée de ſon abſence.

N'oubliez pas ce ſacrifice; j'ai tort de vous le rappeller, la bonté de votre ame m'eſt trop connue pour qu'il me reſte aucune inquiétude ſur cet objet. Vous recevrez mon Emilie comme une amie, comme une ſœur qui mérite votre eſtime & votre tendreſſe, qui a perdu une fortune immenſe, & encouru la critique amere du public, par ſon généreux attachement pour votre frere.

Ce que vous me dites de Ladi H— m'afflige & ne me ſurprend pas: je l'ai connue particuliérement; ſes parens la ſacrifierent dans la

fleur de ſon âge à leur avarice & à leur ambition, en lui faiſant épouſer un vieux gentilhomme qui n'avoit que ſa nobleſſe & ſes richeſſes pour compenſer ſes infirmités & ſon humeur bizarre. Ma pauvre amie a ſuccombé victime de ſes regrets. Son ame formée pour les délices de l'amitié, les cherchoit en vain dans un cœur uſé, & de plus aigri par la maladie. Elle les eut trouvées ailleurs, ſi ſa vertu ne s'y fût pas oppoſée. Ainſi la tyrannie de ſes parens, la tendreſſe de ſon cœur, & le ſentiment délicat de l'honneur l'ont miſe au tombeau.

Ciel! quels reproches ſon pere barbare doit ſe faire, s'il eſt encore ſenſible aux cris de la nature qui lui redemande ſa fille moiſſonnée comme une tendre fleur, au printemps de ſes jours!

C'eſt une grande pitié, ma chere, que le bonheur ou le malheur de notre vie ſoit ordinairement déterminé avant que nous en puiſſions juger ſainement.

Entraînées par la coutume, par le préjugé, par l'exemple, nous ſuivons le torrent de la foule, & nous ſommes bien avancées dans la carriere de la vie, avant que nous ayons réfléchi que nous vivons.

Que nous ſommes heureuſes vous & moi, Lucie, d'être nées de parens qui, loin de for-

cer notre inclination, ont tâché de nous inſpirer des ſentimens généreux! Ils n'ont point rempli nos cœurs d'orgueil & d'avarice, ils ne nous ont point appris à nous conduire par des vues d'un ſordide intérêt dans un choix d'où dépend notre félicité ſur la terre; ils ont cultivé les vertus & les bonnes qualités que la nature a miſes dans nous; ils nous ont appris à eſtimer les charmes de l'amitié, à les ſentir, à les goûter, à les préférer aux richeſſes dont ils n'ont point exagéré le prix à nos yeux.

Mon pere, il eſt vrai, ne donne point dans les idées romaneſques que j'aime à l'excès parce qu'elles s'accordent avec la vivacité de mon imagination; jamais auſſi il ne m'a parlé en faveur d'un amant qui n'avoit pour mérite qu'une grande fortune: je me ſouviens même que s'étant préſenté un parti avantageux à tous égards, excepté du côté des qualités perſonnelles, mon pere témoigna, en cette occaſion, autant de répugnance que moi-même: c'étoit pourtant un officier de ſon régiment, qui m'offroit une fortune immenſe.

Si j'ai quelque connoiſſance du cœur humain, je dois être heureuſe avec Fitzgérald, ou ce ſera ma faute.

J'ai pourtant une crainte: ſi, lorſque nous ſerons mariés, le calme de la vie conjugale ne

s'accordoit pas avec ma vivacité naturelle, & que l'eſprit de coquetterie reprît le deſſus? Ma paſſion pour l'admiration eſt naturellement forte, & elle s'eſt prodigieuſement accrue par l'ardeur avec laquelle je m'y ſuis livrée: le ſuccès m'a gâtée ſur ce point, car, ſans vanité, je plais infiniment aux hommes.

Un certain preſſentiment me dit que je ſerai bien-tôt à même d'éprouver la force de mes bonnes réſolutions: mon pere & Fitzgérald ont eu ce matin une conférence enſemble dont j'ai entendu quelques mots, il y étoit queſtion de moi.

Depuis que je n'ai plus perſonne à aimer que mon cher Irlandois, j'en ſuis dix fois plus amoureuſe. Mon amour eſt comme les rayons du ſoleil qui réunis en un ſeul centre acquerent un plus grand dégré de chaleur.

Une de mes ſurpriſes, c'eſt que je ne m'ennuie pas de lui, quoiqu'il ſoit éternellement à mes côtés; il faut avouer auſſi qu'il poſſede l'art exquis de ſe varier, mieux que perſonne au monde. Ce fut cette variation agréable de caractère qui me frappa d'abord dans lui: l'idée d'avoir ſix amans en un ſeul me plût extrêmement. Il dit la même choſe de moi, & je conviens que nous avons l'un & l'autre une infinité de jolis caprices qui en amour valent tous les mérites poſſibles.

N'avez

N'avez-vous pas remarqué, Lucie, que la même perſonne eſt rarement l'objet de l'amour & de l'amitié? Les vertus qui commandent l'eſtime n'inſpirent pas ſouvent un ſentiment plus tendre.

L'amitié s'attache à des vertus plus réelles, plus ſolides, telles que la probité, la conſtance, l'égalité de caractère. L'amour, au contraire, admire ſans ſavoir ſouvent ce qu'il admire; il ſe fait une idole pour l'encenſer; il change les défauts en perfections; il s'amuſe d'une folie, d'un caprice, & pour tout dire en un mot

L'amour eſt un enfant qui s'amuſe d'un rien.

Ecrivez-moi, je vous prie, dès qu'Emilie ſera arrivée; je ſuis d'une impatience extrême. Et mon cher Rivers, où eſt-il? Qui me donnera de ſes nouvelles? Le ciel leur envoie des vents favorables!

Adieu!

Votre amie
IS. FERMOR.

LETTRE CLVII.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 30 Juin.

VOUS vous trompez fort, ma chere Lucie, dans l'idée que vous vous formez de la

ſociété de ce pays. Tout bien conſidéré, j'aimerois mieux vivre à Quebec que dans aucune ville d'Angleterre, excepté Londres; l'on a ici un ton aiſé, commode, extrêmement agréable; les objets ſont aimables, & le genre des amuſemens nous les préſente dans ce qu'ils ont de plus attrayant.

Lorsque votre frere & mon Emilie étoient ici, je ne ſongeois pas à quitter le Canada; mais leur abſence laiſſe dans mon cœur, un vuide difficile à remplir. J'aimai Emilie dès l'enfance, & il y a une douceur particuliere dans ces amitiés, qui naiſſent avec nous, croiſſent avec nous & ſe fortifient à meſure que nous avançons en âge. Il y avoit auſſi je ne ſais quoi de romaneſque & de ſinguliérement plaiſant dans notre rencontre dans cette terre étrangere, où nous ne devions guere eſpérer de nous revoir après avoir été ſéparées lorſque le Colonel Montague quitta ſe régiment où mon pere ſervoit.

En un mot tout contribuoit à nous rendre cheres l'une à l'autre; & toutes ces circonſtances augmentent aujourd'hui l'amertume d'une ſeconde ſéparation.

Pour votre frere, je l'aime tant qu'il faut toute la candeur & la générosité de Fitzgérald pour ne pas concevoir au moins quelque ombrage de la vivacité d'une telle amitié. ——

Une lettre de Madame Des Roches —

Elle déplore la perte de nos deux aimables amis, & me prie de les aſſurer de ſon éternel ſouvenir. Elle félicite Emilie de la poſſeſſion du cœur le plus digne d'être aimé: elle ne conçoit pas de bonheur plus grand ſur la terre que celui d'une femme deſtinée à paſſer ſes jours avec le Colonel Rivers, à lui donner ſans ceſſe des marques de ſa tendreſſe, à faire paſſer dans ſon ame les tranſports délicieux dont elle doit être enivrée. Elle dit que le ciel lui ayant refuſé ce bonheur, elle renonce pour jamais au mariage, à un état où il ne lui ſeroit plus permis de ſe ſouvenir de lui avec tendreſſe; elle croit qu'il eſt heureux pour elle que votre frere ait quitté le Canada, parce qu'il lui eût été impoſſible de le voir avec indifférence.

Ceci entre nous, ma chere; il ne ſeroit pas prudent de le répéter ni au Colonel, ni à ſon Emilie. Je voulois leur envoyer ſa lettre; mais lorſqu'elle parle de votre frere, c'eſt une chaleur de ſtyle, une effuſion de cœur, un épanchement de tendreſſe, qui ne pourroient que leur cauſer des regrets en leur montrant l'excès de ſon affection pour lui: ſes expreſſions ſont infiniment plus fortes & plus animées que les termes dans leſquels je vous rends ſes ſentimens.

J'ai dessein de lier une étroite amitié avec elle, parce qu'elle aime mon cher Rivers: elle aime aussi Emilie, au moins elle se l'imagine, car je doute qu'il puisse y avoir une amitié véritable entre des rivales; elles seront toujours bien ensemble dans l'éloignement où elles se trouvent l'une de l'autre, & j'espere qu'Emilie lui écrira.

Croiriez-vous qu'elle me demande, comme une grace spéciale, de lui procurer un portrait de votre frere à son insçu? Je ne sais si je dois le lui promettre; & comment la satisfaire sans avoir recours à vous? Il y a de la folie dans sa demande & encore plus dans ses desirs; mais comme il y a du plaisir à être folle, je ne suis pas sûre que les principes de ma morale me permettent un refus; les plaisirs sont si rares dans ce monde, qu'il n'en faut pas diminuer le nombre.

Adieu! Je suis inviolablement

Votre amie

ISABELLE FERMOR.

LETTRE CLVIII.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 10 *Juillet.*

A-PRÉSENT, ma chere Lucie, vous devez jouir de la préſence de votre frere & de mon aimable Emilie. Que je ſuis impatiente d'apprendre leur arrivée! Il ſe paſſera encore cinq à ſix ſemaines, peut-être davantage, avant que j'aie cette ſatisfaction.

Pour moi — à vous dire vrai, ma chere, je n'y puis plus tenir, c'eſt un charbon ardent ſur ma langue, ma plume vous l'écrit malgré moi, je ſuis mariée depuis quinze jours. Mon pere a voulu tenir mon mariage ſecret pendant quelque temps, pour des raiſons qui me paroiſſent aſſez légeres; mais cela eſt plus fort que moi. Je haïs les ſecrets, ils ne conviennent qu'aux politiques, & aux gens dont les penſées & les actions ne peuvent pas ſupporter le grand jour.

J'ai des idées plus raiſonnables que perſonne ſur cette matiere. La Providence nous a donné à tous le don de la parole, & de plus à nous autres femmes, une démangeaiſon de babiller,

une inaptitude naturelle à garder un ſecret, comme un excellent moyen d'éventer les ſyſtêmes de trahiſon, & les autres méchancetés que nous tramons continuellement contre nos ſemblables.

Un homme ſenſé & très verſé dans la connoiſſance de ſes ſemblables avoit coutume de dire que le ſecret étoit un être chimérique, qu'il n'y avoit rien de pareil dans la nature : maxime très-vraie, au moins je la crois telle ; & très ſalutaire, que je conſeille à toutes les meres, les tantes, les nourrices & les gouvernantes d'inculquer profondément dans l'eſprit des jeunes Demoiſelles.

C'eſt juſtement, comme ſi je diſois : voici Madame Fitzgérald ! c'eſt pourtant encore un ſecret ici : il ne le ſera pas long temps, ſuivant mes principes, & la nature des choſes. Je trouve mon pere bien plaiſant : je paſſerai ſubitement, aux yeux du public, de l'état de fille à celui d'une femme de ſix ſemaines, ſans avoir été une nouvelle mariée : en vérité ! cela ne m'amuſe point. Mon pere, vous avez beau dire, je parlerai.

L'aimable mari ! poli, galant ! je crois qu'ils le ſont tous la premiere quinzaine, ſurtout lorſque le mariage eſt accompagné de circonſtances auſſi romaneſques & auſſi intéreſſantes que le mien : j'en ſuis encore enthouſiaſmée, ſurement

mon enthousiasme m'ouvrira la bouche. Nous nous sommes mariés aux Trois-rivieres, sans autres témoins que mon pere & Madame Villiers qui n'a pas encore divulgué le mystere; aussi je vous la donne pour un prodige de discrétion, & je serois tentée de croire qu'elle n'a que les traits d'une femme.

Les Demoiselles de Quebec sont scandalisées que le Capitaine Fitzgérald soit si long-temps ici; bon, il faut les laisser un peu dans le doute; elles aiment le scandale, chacun doit s'amuser suivant son goût. Adieu!

Fille je vous aimai, femme je vous adore.

IS. FITZGÉRALD.

P. S. De grace, ma chere, mariez Emilie; tout le monde se marie; il n'y a que ma pauvre petite Emilie —.

LETTRE CLIX.

Au Comte de ***.

Silleri, le 10 Juin.

J'AI le plaisir de vous apprendre, Milord, que je viens de marier ma fille au Capitaine Fitzgérald avec qui j'ai tout lieu d'espérer

qu'elle ſera heureuſe. C'eſt le ſecond fils d'un Baronet Irlandois, d'une fortune honnête, & il jouit dès à-préſent de cinq cens Livres Sterling de revenu, indépendamment de ſa commiſſion. Quant aux qualités perſonnelles, je lui connois de la probité, du jugement, de l'eſprit, de l'honneur, & une tendre affection pour ma fille.

Mon départ de ce pays eſt remis à quelque temps, parce que j'ai deſſein d'amener ma fille avec moi, ainſi que ſon mari, afin de ſolliciter pour lui une majorité; & je compte dans cette occaſion ſur les bontés dont Votre Grandeur m'a donné des preuves ſi marquées dans d'autres circonſtances.

Cet événement me cauſe d'autant plus de joie, que le caractère léger d'Iſabelle me faiſoit craindre qu'elle ne fît un choix inconſidéré. Leur mariage n'eſt point encore public, pour des raiſons de famille dont il eſt inutile de vous importuner.

Dès que j'aurai obtenu un congé pour moi & pour Mr. Fitzgérald, je diſpoſerai toutes choſes pour notre départ, quoique je quitte avec regret le Canada, ſurtout dans cette ſaiſon.

Ce climat agréable & ſain toute l'année eſt délicieux en été. Un homme à mon âge ne peut guere quitter ſans peine la douce & vive influen-

influence d'un ſoleil tel que nous l'avons ici. La température y eſt comme en Italie ou dans les provinces méridionales de la France, ſans cette peſanteur étouffante qui accompagne ordinairement les grandes chaleurs en Angleterre.

La vie y eſt un amuſement continuel ſi l'on veut: tous les jours d'été ſont remplis par des parties de campagne les plus charmantes. Il y a ici bonne compagnie, des gens d'eſprit & de mérite, & preſqu'autant d'urbanité & d'élégance que dans les grandes villes. Je quitterai le Canada dans un temps où l'on voudroit y venir.

Je ne ſaurois vous dire combien le ton d'une petite ſociété comme celle-ci dépend du caractère perſonnel du Gouverneur. C'eſt un bonheur——

Le départ précipité de celui qui ſe charge de vous faire paſſer ma lettre en Angleterre, & qu'on appelle à bord, m'oblige de finir ſubitement.

J'ai l'honneur d'être
Milord,
De Votre Grandeur,
Le très-humble, &c.
G. FERMOR.

LETTRE CLX.

A Mr. J. Temple, Ecuyer, Pall Mall.

Silleri, le 13 Juin.

Vous avez bien raiſon, mon cher Temple: rien de plus charmant dans la nature qu'une Angloiſe vive & enjouée; je me flatte que vous en faites la douce expérience, vous & *mio caro ſpoſo.* Il ſeroit à ſouhaiter que ce caractère fût moins rare: par malheur, mes belles compatriotes, je ne dis pas ſeulement celles de la capitale, mais toutes les Angloiſes en général, ont je ne ſais quelle eſpece de réſerve, un certain vernis de pruderie qui les rend preſque mauſſades, qui au moins les empêche d'être auſſi aimables, ſoit dans l'état de fille ſoit en ménage, qu'elles le ſont naturellement.

Ces prudes, craignant de témoigner trop d'envie de plaire aux hommes, tombent dans une eſpéce de miſantropie qui confine de près le manque d'éducation: elles s'efforcent de cacher, ſous un dédain affecté, cette vive ſenſibilité de cœur, cette tendreſſe délicate qui rend doublement aimables celles qui s'y livrent avec confiance.

Leur amitié eſt ſymmétriſée, contrainte, maniérée; elles ont toujours la regle & le compas

à la main pour déterminer ce qu'elles peuvent montrer de leurs ſentimens; elles ſemblent douter qu'une femme modeſte puiſſe avouer qu'elle aime, même ſon mari, & ſe perſuaderoient preſque que les affections ont été miſes dans nos cœurs pour y reſter cachées.

Quel eſt l'effet de ce beau raffinement? C'eſt que les Angloiſes avec autant de droit naturel de charmer qu'aucunes femmes de l'univers, ont le talent merveilleux de plaire moins.

Emilie eſt-elle arrivée? Je n'ai plus rien à dire. Adieu!——

A midi.

Je reprends ma lettre pour vous annoncer que nous partons dans ſix à ſept ſemaines: papa vient de me le dire; je ſuis à-préſent la plus heureuſe des femmes.

Ce pays-ci eſt charmant, le climat divin, Silleri un paradis terreſtre; mais il y a près d'un an que nous y ſommes, l'on s'ennuie de tout avec le temps, n'eſt-ce pas, mon cher Temple?

Je verrai donc Emilie, j'agacerai Rivers, ſans parler de vous & de ma chere petite Lucie.

Adieu! le mariage m'a rendue pareſſeuſe; je crois que déſormais Fitzgérald ſera mon Secrétaire, excepté pour les billets doux dont je m'acquitterai certainement mieux que lui.

Is. Fitzgérald.

LETTRE CLXI.

A Miſs Fermor, à Sillcri.

Douvres, le 8 Juillet.

Arrivée dans la minute, ma chere Iſabelle, après un voyage très-agréable, je pars immédiatement pour Londres, d'où je vous écrirai dès que j'aurai vu Miſtreſs Rivers. Je vous avoue que je redoute cette entrevue : l'idée ſeule m'en fait trembler d'avance ; je la verrai pourtant, je lui ouvrirai mon cœur au ſujet de ſon fils ; après quoi, je la laiſſerai maîtreſſe de mon ſort : car, malgré l'excès de mon amour pour Rivers, je ne l'épouſerai point ſans le conſentement de ſa mere.

Mon cher Rivers ! je ſuis dans des tranſes continuelles : puiſſe le ciel le protéger contre les dangers dont je ſuis heureuſement échappée !

Je n'ai que le temps de vous écrire un mot par un vaiſſeau qui met à la voile pour Quebec : un officier qui ſe rend à bord ſe charge de vous remettre ma lettre.

Je vous ſouhaite toute ſorte de bonheur. De tendres complimens de ma part au Capitaine Fermor & à Mr Fitzgérald.

Adieu ! Toute à vous, de toute mon ame,

Emilie Montague.

LETTRE CLXII.

A Miſs Fermor, à Silleri.

Londres, le 19 Juillet.

J'arrivai ici hier au ſoir, ma chere Iſabelle : je ſuis chez une amie, je viens d'envoyer chez Miſtreſs Rivers, j'attends ſa réponſe à tout moment ; mon impatience eſt extrême, mon cœur palpite ; j'eſpere & je crains. Au moins une ſeule choſe lui fera plaiſir & la préviendra en ma faveur : mon arrivée lui préſage le retour de ſon fils.

Si la ſenſibilité rend les perſonnes qui en ſont douées, capables du plus grand dégré de bonheur, avouons auſſi, ma chere, qu'elle eſt la ſource des plus vives allarmes. Ce que je ſouffre dans cet inſtant eſt inexprimable. J'étois ſur le point de partir pour la campagne ſans voir Miſtreſs Rivers, ſans lui faire dire mon arrivée. Si elle refuſe de me voir, ſi elle me reçoit avec froideur —— pourquoi m'expoſer à un refus, ou à une reception indifférente? Je devois attendre le retour de Rivers ; je me ſuis trop preſſée ; ma vivacité m'a féduite. Pourquoi aller importuner ſa famille? Je don-

nerois tout au monde pour n'avoir pas envoyé ce meſſage: c'étoit ſeulement pour lui faire ſavoir que je ſuis arrivée, que ſon fils ſe porte bien, qu'il peut arriver à toute heure, qu'elle---

On frappe à la porte: je tremble ſans ſavoir pourquoi. Un laquais de Miſtreſs Temple. Une voiture s'arrête, le cœur me bat, c'eſt-elle avec ſon mari, ils entrent.

A une heure.

Ils ſont ſortis, & reviendront me prendre dans une heure: ils veulent abſolument que j'aille dîner avec eux, ils diſent que Miſtreſs Rivers eſt impatiente de me voir. Iſabelle, je n'ai jamais rien vu de ſi poli, de ſi délicat, de ſi affable, que leur conduite à mon égard. Témoins de ma confuſion, ils ont fait ce qu'ils ont pu pour me remettre, ſans faire ſemblant de s'en appercevoir. Ils ſe ſont informés de Rivers, ſans affectation, comme d'une perſonne qui leur eût été plus chere qu'à moi. Ils m'ont témoigné le plus vif empreſſement de faire connoiſſance avec moi, & m'ont demandé mon amitié de la maniere du monde la plus flatteuſe. Combien Miſtreſs Temple reſſemble à ſon aimable frere! Ce ſont les mêmes yeux, même ſenſibilité, même douceur d'expreſſion; je ne crois pas qu'il y ait une femme plus charmante ſur la terre. Je l'aime déja, mon cœur ſe ſent

attiré vers le ſien: je me ſuis ſurpriſe deux ou trois fois les yeux fixés ſur elle avec une attention dont j'ai rougi. Combien les parens de Rivers me ſont chers! Je crains qu'il n'y ait eu de l'impoliteſſe dans ma confuſion; mais ils ont eu la bonté de ne s'en pas appercevoir.

J'aurois presque oublié de vous dire qu'ils m'ont beaucoup demandé de vos nouvelles, diſant mille choſes obligeantes & affectueuſes de vous & du Capitaine Fermor.

Mon eſprit eſt dans une agitation difficile à décrire: la joie, l'inquiétude, le doute, l'espoir, la crainte, une timidité dont je ne puis triompher, toutes ces paſſions m'agitent quand je penſe que je vais voir Miſtreſs Rivers.

Il faut que je faſſe ma toilette: je continuerai ma lettre quand j'aurai fait cette viſite, & vous en donnerai des nouvelles.

A minuit.

J'ai vu Miſtreſs Rivers, ma chere Iſabelle: cette entrevue que je redoutois a été la plus gracieuſe, & je me la rappelle avec la plus vive ſatisfaction. Oh! que je jugeois mal de la meilleure des femmes! Elle m'a reçue à bras ouverts, comme une mere qui retrouve un enfant chéri qu'elle avoit perdu, elle m'a embraſſée, preſſée contre ſon ſein; ſes larmes cou-

loient en abondance; elle m'appelloit ſa fille, ſon autre Lucie. Elle m'a fait mille queſtions au ſujet de ſon fils, elle vouloit ſavoir tout ce qui le regardoit, juſqu'aux moindres bagatelles, quel air il avoit, s'il parloit ſouvent d'elle, quels étoient ſes amuſemens, s'il étoit toujours auſſi aimable, auſſi beau que lorsqu'il avoit quitté l'Angleterre.

Je lui répondois quelquefois en héſitant, mais avec un plaiſir qui transportoit mon ame: je crois n'avoir jamais paru avec tant d'avantage qu'aujourd'hui.

Ne m'accuſez pas d'une ſotte vanité, ſi je vous dis que j'avois pris beaucoup de peines pour plaire, que j'avois même fait une toilette un peu plus élégante & plus magnifique qu'à l'ordinaire, dans la vue de juſtifier la tendreſſe de Rivers. Vous ſavez, ma très-chere, que je n'ai jamais été fort vaine pour moi-même, mais je la ſuis pour lui. Emilie Montague ne recherche point l'admiration, mais l'amante de Rivers doit être admirée de tout le monde: je deſire d'avoir toutes les graces, toutes les perfections de mon ſexe, pour en faire un ſacrifice digne de Rivers, en montrant à ſa famille que lui ſeul peut m'inſpirer de la tendreſſe, que je vis pour lui ſeul.

Miſtreſs Rivers vouloit que je paſſaſſe un

mois avec elle; mon cœur y eût consenti volontiers; j'ai pourtant eu le courage de résister à ses sollicitations & à mes desirs. Je pars dans trois jours pour Berkshire. J'ai promis d'aller demain avec eux à Richemond, c'est une partie que Mr. Temple a eu la politesse de proposer pour moi.

Comme la saison s'avance, les navires se hâtent de mettre à la voile pour Quebec: il en part un demain, par lequel je vous envoie cette lettre. Je vous écrirai encore dans peu de jours par le paquetbot.

Adieu, ma très-chere amie

Votre fidele.

EMILIE MONTAGUE.

P. S. Surement, le Colonel arrivera bientôt. Vous pouvez juger, Isabelle, combien je serai impatiente jusqu'à son retour.

LETTRE CLXIII.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Douvres, le 24 Juillet,
à onze heures.

J'ARRIVE, mon cher ami, après un passage assez agréable en lui-même, mais que mes

craintes continuelles pour Emilie ont rendu extrêmement pénible & chagrin. Chaque coup de vent me faisoit trembler pour elle: je me figurois mille dangers imaginaires que ma raison n'avoit pas la force de dissiper.

Nous avions bon vent; notre vaisseau n'a pas laissé pourtant d'être tourmenté par les flots. La mer étoit grosse; & comme ces houles sont des marques qu'il y a eu un temps orageux & des vents contraires, je me suis imaginé qu'Emilie avoit essuyé une tempête, & cette idée terrible ne m'a presque pas quittée.

En entrant dans la manche nous avons vu une chaloupe vuide, abandonnée aux vagues, & des débris flottans; j'ai cru que le vaisseau qui portoit Emilie avoit fait naufrage: aussi-tôt j'ai été saisi d'une frayeur mortelle, cette vue m'a percé le cœur: quand nous avons été à terre, je n'osois presque demander si elle étoit arrivée.

Je l'ai fait cependant d'une voix mal assurée, & j'ai eu le bonheur d'apprendre que le vaisseau étoit heureusement arrivé. L'on m'a dépeint tous les passagers & je n'ai pas eu de peine à y reconnoître ma chere Emilie.

Je la reverrai dès ce soir: flatteuse espérance que tu es chere à mon cœur!

Il se présente une occasion de vous envoyer

cette lettre par la Nouvelle York: je vous écris tandis que l'on me prépare une chaiſe de poſte.

Adieu, mon ami!

ED. RIVERS.

P. S. J'écrirai à ma chere petite Iſabelle dès que je ſerai à Londres. Je ne ſaurois vous exprimer ce que j'ai ſenti en voyant les côtes d'Angleterre: j'ai revu ces rochers blancs avec un tranſport mêlé de reſpect; ma joie eût été complette, ſans les frayeurs mortelles qui m'agitoient. L'on m'avertit que ma chaiſe de poſte eſt prête. Adieu!

LETTRE CLXIV.

A Miſs FERMOR, à Silleri.

Rocheſter, le 24 Juillet.

JE ſuis obligé d'attendre ici dix minutes: un Canadien qui eſt avec moi, eſt allé remettre quelques lettres dont il s'étoit chargé. Délai cruel! mais quelqu'impatient que je ſois de revoir Emilie, je ne puis me réſoudre à laiſſer ſeul en chemin un étranger qui s'eſt confié à moi.

Pour adoucir l'amertume de ce moment je

commence une lettre pour ma chere Iſabelle. Emilie eſt heureuſement arrivée : je l'ai mandé ce matin au Capitaine Fermor.

Mon cœur eſt à ſon aiſe, & ma joie éclate malgré moi. Mon compagnon de voyage eſt étonné de la beauté & de la richeſſe de l'Angleterre depuis ce qu'il a vu dans le comté de Kent. Je lui fais obſerver tout ce qu'il y a de plus remarquable ſur notre route : il eſt enchanté des points de vue. Je ſuis ſi glorieux de mon pays, que mon ame ſemble ſe dilater ; l'excès de mes tranſports vient d'une autre cauſe. Le jour eſt beau, le nombre des troupeaux qui paiſſent ſur le panchant des collines, la propreté des maiſons, l'air d'opulence qui regne par-tout, doivent néceſſairement frapper un étranger qui n'a jamais vu que les graces ſauvages de la nature ſans culture.

Le Canada a ſes beautés, mais elles ſont d'un autre genre. Iſabelle, c'eſt une heureuſe diſpoſition, que d'être toujours content où l'on eſt. A Quebec le Canada me plaiſoit plus que l'Angleterre : ici l'Angleterre me plaît davantage.

Mon pauvre Canadien ! il n'a point d'amante à revoir à Londres : il n'eſt point attendu par la plus tendre des meres : il ne retrouvera point une famille à laquelle il eſt cher.

S'il tarde plus long-temps, je ſuis déterminé à commander une autre chaiſe, & à lui laiſſer mon domeſtique.

Il vient. Adieu, ma chere petite Iſabelle! Je comptois vous envoyer cette lettre de Londres ; mais à ce moment il arrive dans l'auberge, un officier de ma connoiſſance qui va s'embarquer à Douvres pour la Nouvelle York, & qui ſe charge de vous la faire paſſer. Adieu!

Votre &c.

ED. RIVERS.

LETTRE CLXV.

A Miſs FERMOR, à Silleri.

Londres, le 25 Juillet.

Je ſuis le ſeul ici, ma chere Iſabelle, qui conſerve aſſez de tranquillité d'ame pour vous dire que Rivers eſt arrivé. Il a fait arrêter ſa chaiſe de poſte au bout de la rue, & m'a envoyé ſon domeſtique pour me dire de prévenir ſa mere ſur ſon arrivée, afin de lui épargner les tranſports d'une ſurpriſe capable de lui cauſer une altération dangereuſe. Je ſuis

descendu à l'appartement de Mistress Rivers & lui ai dit que j'avois vu un ami qui avoit laissé son fils à Douvres, & qu'il seroit bien-tôt ici. En effet Rivers est arrivé quelques minutes après.

Je n'entreprends pas de vous peindre cette entrevue : quoique préparée, elle n'a pas été moins touchante. Nous avons eu toutes les peines du monde à modérer les transports de Mistress Rivers, elle s'est presque évanouie. Elle pressoit son fils entre ses bras, l'arrosoit de ses larmes, vouloit parler, & sa voix expiroit sur ses levres. Rivers n'étoit pas moins affecté, quoique d'une maniere différente. Jamais il ne parut plus beau; une tendresse mâle & affectueuse, le respect filial, une vive joie, répandue sur toute sa personne, lui donnoient un air qu'il est impossible de rendre. Il parloit d'aller dès ce soir en Berkshire : cette proposition a paru faire tant de peine à sa mere qu'il à écrit à Miss Montague pour lui dire la raison qui l'empêchoit de l'aller voir aujourd'hui, & que demain nous nous proposions d'y aller tous, dans l'espérance de la ramener avec nous.

Vous l'avez bien pensé, chere Isabelle: la nature les a formés l'un pour l'autre. Nous ferons tout pour les rendre heureux: ils le seroient dès demain sans l'extrême délicatesse de

Rivers. S'il étoit à ma place & que je fusse à la sienne, je me laisserois faire le bien que nous lui souhaitons & qu'il ne veut pas accepter.

Lucie me demande. Adieu! Croyez moi pour la vie

Votre fidele
& parfait ami,
J. Temple.

LETTRE CLXVI.

A Miss Fermor, à Silleri.

Pall Mall, le 29 Juillet.

Isabelle, félicitez votre amie. Rien n'égale mon bonheur. Rivers est arrivé, il se porte bien, il m'aime; je suis chere à sa famille, je le vois sans contrainte. Chaque moment me prouve davantage l'excès de son affection; ses attentions pour moi sont inexprimables; ses yeux me disent sans cesse qu'il m'aime plus que la vie.

Je suis pour quelques jours chez sa sœur, il demeure chez Mistress Rivers, mais nous sommes toujours ensemble. Nous allons la semaine prochaine à la terre de Mr. Temple dans le comté de Rutland, ils n'étoient restés en ville

que pour attendre le Colonel. Cette terre n'eſt qu'à ſix milles du bien paternel de Rivers, qu'il céda à ſa mere lorſqu'il partit pour l'Amérique. Elle le preſſe à-préſent de le reprendre; le Colonel n'en veut pas entendre parler. Il perſiſte à exiger que Miſtreſs Rivers garde ſa maiſon de ville, & continue à vivre indépendante.

Cette conduite pleine de tendreſſe pour une ſi bonne mere, me le rend mille fois plus cher, quoiqu'elle nous faſſe perdre l'eſpérance d'être unis. Je ne m'imaginois pas, Iſabelle, qu'il me fût poſſible de l'eſtimer plus que je ne faiſois.

Quand nous ne devrions jamais vivre enſemble que ſur le ton d'amis, ſans eſpérer une union plus étroite, ſa tendreſſe fera toujours le bonheur de ma vie. Le voir, l'entendre, lui parler, être ſon amie, être la confidente de ſes deſſeins, de ſes penſées, des ſentimens tendres & généreux de ſa belle ame, c'eſt pour moi un plaiſir délicieux que je préfere à l'empire du monde.

Mes notions de l'amour ſont peut-être ſingulieres, elles n'en ſont ni moins juſtes ni moins naturelles: je les trouve dans un cœur où il n'y a point d'artifice.

Eſt-ce aux ames vulgaires à juger des ſentimens

mens & des tranſports d'un amour qu'elles n'ont jamais éprouvé ? J'aimerois autant qu'un aveugle jugeât des couleurs.

Les ames ſenſuelles ou indifférentes s'accorderont à condamner ma tendreſſe comme une paſſion romaneſque : à la bonne heure ; & que me fait le jugement des ames ſenſuelles ou inſenſibles ? Ma chere Iſabelle, il y a bien peu de perſonnes qui ſoient capables d'aimer. Elles ſentent de la paſſion, de l'eſtime, même un ſentiment mêlé de paſſion & d'eſtime, qui imite l'amour ; mais elles ne connoiſſent point cette flamme pure, cette vive tendreſſe qui nous met hors de nous-mêmes ; cette généreuſe affection qui nous fait ſacrifier nos intérêts particuliers, au bien, au bonheur, à la gloire de l'objet aimé ; cette extaſe délicieuſe qui fait que l'ame abſorbée dans l'objet qu'elle adore ne voit que lui dans l'univers.

Oui, mon cher Rivers, je vis, je reſpire, j'exiſte pour vous ſeul : ſoyez heureux, Emilie n'aura rien à deſirer.

Ma chere amie, vous qui connoiſſez l'amour, pardonnez les tranſports d'un cœur bleſſé par ce dieu.

J'eſpere auſſi que vous aurez changé d'état depuis mon départ. Vous méritez d'être heureuſe, & je crois Fitzgérald plus capable que

personne de faire votre bonheur, comme il mérite que vous fassiez le sien. Ne différez plus une union qui vous promet de si beaux jours. En vérité, ma bonne amie, je vous ai vu quelquefois vous jouer cruellement de sa tendresse, & j'ai été étonnée qu'avec une bonté naturelle telle que je vous la connois, vous pussiez ainsi tourmenter un cœur qui vous adore. L'en avez-vous dédommagé!

Adieu, ma chere Isabelle!

Votre affectionnée
EMILIE MONTAGUE.

LETTRE CLXVII.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Londres, le 1 Août.

LE Lord Comte de *** n'étant pas en ville, je suis allé à sa Campagne à Richemond, & je lui ai remis votre lettre.

Je ne puis assez vous remercier, mon cher ami, de m'avoir procuré l'honneur de sa connoissance: j'ai passé une partie de la journée à Richemond; quel charme dans sa conversation! Sa politesse, son savoir, sa profonde connoissance des hommes, son affabilité, rendent sa

vieillesse charmante : sa vivacité surtout est étonnante. Quel feu, quelle chaleur dans ses discours ! A peine puis-je me croire plus jeune que lui. Qu'étoit-ce à vingt-cinq ans ?

Il m'a chargé de vous dire qu'il emploieroit son zele & son crédit pour Fitzgérald, & qu'il desire de vous revoir en Angleterre le plutôt qu'il sera possible : il vous estime infiniment.

Nous allons partir pour la terre de Mr. Temple située dans le Comté de Rutland.

Je suis *&c.*

Ed. Rivers.

LETTRE CLXVIII.

Au Capitaine Fermor, à Silleri.

Du Comté de Rutland,
Le 4 Août.

Je vous écris, mon cher ami, d'une des plus belles maisons de campagne que l'on puisse voir : la situation est des plus agréables, j'y jouis de la société de quatre personnes qui me sont infiniment cheres. Je suis ici comme le maître de la maison, sans en avoir les embarras. L'attention & l'amitié de Temple, la tendresse prévénante de ma mere & de ma sœur ne me laissent rien desirer. Emilie est avec nous,

je goûte un charme inexprimable dans sa présence: elle est adorée de toute ma famille, je la vois sans contrainte, nous vivons dans la même maison, elle est comme ma sœur, nous sommes ensemble sur ce ton d'aisance que donne l'amitié la plus intime: cependant, je ne suis pas heureux.

C'est que le bonheur auquel j'aspire me fait perdre le goût du bonheur présent. Je desire avec impatience le moment fortuné qui doit nous unir à jamais; & les difficultés qui naissent de tous côtés, en irritant mes desirs, empoisonnent des jours qui, sans cela, seroient pour moi les beaux jours de l'âge d'or.

La modicité de ma fortune est le plus grand obstacle dans ce séjour du luxe & du faste. Je cherche, j'imagine, je voudrois trouver moyen de mettre cette charmante créature dans un état convenable à mes vœux: cette inquiétude me tourmente, ma raison ne sauroit en triompher.

Je ne puis vivre sans elle, je me flatte que notre union est presque aussi nécessaire à son bonheur. Je crains pourtant de l'exposer aux inconvéniens d'un état de médiocrité, que je dois d'autant plus lui épargner qu'elle les sentiroit fortement à cause de la vivacité de sa tendresse pour moi.

Je n'ai que ma demi-penſion, & quatre mille livres ſterlings : j'ai toujours vécu avec ce qu'il y a de plus grand en Angleterre : mes connoiſſances étoient plus proportionnées à ma naiſſance qu'à ma fortune. Ma mere me preſſe de reprendre mon patrimoine que je lui ai laiſſé : elle veut ſe réduire à vivre ou avec nous ou avec Lucie, ou alternativement chez ſa fille & chez ſon fils. Je m'oppoſe fortement à ce projet. Je veux que ma mere conſerve ſa maiſon de ville & ſa maniere de vivre accoutumée.

Temple m'offre une partie de ſa fortune, & je l'accepterois, ſans cet eſprit d'indépendance qui ne me permet pas de recevoir de tels bienfaits, même de Temple, mon ami & mon frere.

J'ai formé mille projets, aucun ne me plaît, aucun ne me paroît d'une exécution aiſée. Je dois aller voir demain notre petite terre avec Miſtreſs Rivers : c'eſt une partie privée que nous devons faire, elle & moi ; nous ne l'avons communiquée à perſonne. Nous ſerons ſeuls, nous parlerons de tout à loiſir.

Mon eſprit eſt à-préſent dans une agitation inexprimable, mes penſées ſe confondent & ſe détruiſent ; il faut pourtant que je me détermine à quelque choſe. Emilie eſt délicate : elle ne s'accomoderoit pas de vivre long-temps chez ma

sœur comme l'enfant de la maiſon; & moi je ne puis vivre ſans la voir.

Je ne me ſuis jamais informé du bien d'Emilie; je ſais pourtant qu'il n'eſt pas conſidérable, deux mille livres ſterlings au plus, peut-être moins.

Nous ſaurons nous contenter de peu, encore faut-il vivre décemment. Je ne ſouffrirai point qu'Emilie, après avoir refuſé un caroſſe à ſix chevaux, faſſe des viſites à pied. Il lui faut un équipage, modeſte à la bonne heure, mais j'en veux un pour elle: j'ai un grain de vanité pour mon Emilie.

Si ma mere vouloit ſe réſoudre à venir avec nous en Canada, tout ſeroit arrangé; mon devoir & mon bonheur s'accorderoient enſemble, & dans notre ſituation préſente ils me ſemblent preſque incompatibles.

Emilie paroît au comble de ſes deſirs: on ne diroit pas, à voir ſa douce tranquillité, qu'elle aſpire à un autre état que celui dont elle jouit. Elle eſt mon amie, ma ſœur, elle s'en contente, ſans deſirer une union plus intime. Je ne ſais que penſer d'une tranquillité qui imite l'indifférence: pourquoi n'a-t-elle pas une impatience égale à la mienne?

La voiture eſt à la porte, Miſtreſs Rivers m'attend.

Mille prospérités au Capitaine Fermor, mon ami, & à tous ceux qui l'intéressent; je crois pouvoir y comprendre à présent Mr. Fitzgérald. Adieu charmante Isabelle!

Votre &c.

ED. RIVERS.

LETTRE CLXIX.

Au Capitaine FERMOR, à Silleri.

Le 6 Août.

J'AI examiné la maison & les terres avec Mistress Rivers, dans la vue de me déterminer à quelque plan de vie.

Vous ne sauriez croire combien j'ai été agréablement affecté en revoyant cette demeure chérie, qu'une absence de plusieurs années me rend encore plus agréable. Je volois de chambre en chambre, je parcourois précipitamment toutes les allées du jardin, je devorois des yeux chaque objet, il n'y avoit pas un arbre, pas un bosquet qui ne me rappellât quelque plaisir, quelque douce pensée. J'ai senti, pour me servir de l'expression pathétique de Thomson, mille petites tendresses tressaillir dans mon cœur, en

revoyant cet heureux théâtre de mon enfance. La présence de ma mere, de cette bonne mere à qui je dois tout mon bonheur, lui donnoit un nouvel agrément.

Mais pour revenir à l'objet de notre voyage, la maison est trop vaste pour la terre, quand même elle m'appartiendroit toute entiere; c'est un défaut que l'on passe aisément.

Il y a plus de meubles qu'il n'en faut pour ma famille, en y comprenant ma mere: ils ne sont pas du dernier goût, mais la plupart sont très bons, & je suppose qu'Emilie m'aime assés pour vivre avec moi dans une maison dont l'ameublement n'est pas tout-à-fait à la mode. Elle est au dessus des petits desirs de la vanité, surtout lorsqu'ils se trouvent en concurrence avec les sentimens de l'amour.

La maison est logeable & nous y pouvons vivre commodément: c'est déja un point, mais ce n'est pas le principal. De quoi vivrons-nous? cette considération mérite tous nos soins, quoique, comme amans, nous dussions ne nous en pas inquietter extrêmement.

Ma mere me presse toujours de reprendre ce bien; comme elle voit ma répugnance, elle me propose de lui céder ma demi-pension à la place, quoique de moindre valeur, disant qu'elle lui suffira avec son douaire qui consiste dans deux

deux cens livres ſterlings de revenu, pour entretenir ſa maiſon de ville; car je ne veux abſolument pas qu'elle s'en défaſſe. Outre qu'elle aime Londres, il eſt bon qu'elle ait une maiſon qu'elle puiſſe habiter, au cas qu'elle vint à ſe dégoûter de vivre avec nous.

Cette propoſition eſt plus acceptable: nous calculerons, Temple & moi, & ſi nous trouvons que ma mere ne manque de rien avec le peu dont elle ſe contente, j'accepterai ſon offre pour l'amour d'Emilie.

Je crois que ce ſera obliger Miſtreſs Rivers, que de lui fournir une occaſion d'exercer ſa générosité & de contribuer à mon bonheur. Je ſuis tout hors de moi-même depuis cette nouvelle ouverture, je forme mille projets d'amélioration & d'embelliſſement, je détourne le cours des ruiſſeaux, je plante des avenues, je forme des bocages, je me promene & me repoſe ſous les ombrages que mes mains ont conduits & ménagés.

La ſituation de la maiſon eſt charmante; & malgré ma paſſion pour les beautés ſauvages de l'Amérique, je ſens renaître mon premier goût pour les agrémens plus réguliers & plus doux de mon pays natal. Nous n'avons ici ni caſcades, ni îles enchantées, ni aucune de ces vues magnifiques dont les Canadiens ont droit

de ſe glorifier; mais nous avons des ſcenes plus touchantes & plus riantes, de belles prairies émaillées de fleurs, des champs couverts de riches moiſſons, des jardins de délices, tout ce que le bon goût peut inventer de plus élégant & de plus beau, tout ce qu'une culture bien dirigée peut produire de riche & de gracieux.

Je commence à penſer que je puis poſſéder mon Emilie, ſans la priver des aiſances de la vie: nous vivrons commodément dans cette retraite, même avec une ſorte d'opulence; la retraite a mille charmes pour les amans, & nous ſaurons la rendre encore plus délicieuſe. En un mot, je crois que nous pouvons *vivre* ici, en prenant ce mot dans le ſens des amans, & non pas dans celui que lui donne le beau monde, qui ne conviendra jamais que l'on puiſſe *vivre* ſur une petite terre de quatre cens livres ſterlings de revenu.

Le temps fera peut-être davantage pour nous; après tout, je ſuis d'un âge & d'un tempérament à eſpérer.

Tout le monde ici vous ſalue tendrement.

Adieu, mon très-cher ami!

ED. RIVERS.

LETTRE CLXX.

A Mistress Temple, Pall Mall.

Silleri, le 6 Août.

MON pere & Fitzgérald ayant reçu plus tôt qu'ils ne pensoient le congé qu'ils ont demandé, nous nous proposons de quitter le Canada dans cinq à six jours.

Je jouis d'avance du doux plaisir de revoir ma chere Angleterre, de revoir des amis que j'aime si tendrement. Cette joie anticipée ne m'empêche pas de regretter les plaisirs que j'ai goûtés dans ce nouveau monde; je ne croyois pas que les préparatifs de ce départ me seroient si sensibles: je regrette ces charmantes scenes de mille agrémens, les bords fleuris de ces ruisseaux dont nous aimions tant le murmure, Emilie & moi, ces bois où nous avons fait des promenades si agréables avec un petit nombre d'amis choisis: je suis encore attachée à ces magnifiques paysages, à ces situations uniques, à ces beautés grandes & sublimes qui annoncent la main inimitable de la nature qui les forma. Je voudrois transporter tout cela en Angleterre.

Un soupir m'échappe malgré moi, chaque

fois que je passe devant un endroit remarquabl par quelqu'agrément particulier : j'éprouve un attendrissement que ne méritent pas des objets inanimés.

Il faut que je fasse encore une visite aux Nayades de Montmorenci : c'est le moins que je leur dois.

A onze-heures du soir.

Je reviens de l'assemblée du Gouverneur, où il y a aujourd'hui quinze jours que l'on m'annonça sous le nom de Madame Fitzgérald : j'ai peut-être oublié de vous le dire. Cette annonce mortifia deux ou trois femmes judicieuses qui avoient décidé sensément que Fitzgérald avoit trop de jugement pour penser à épouser une petite créature aussi coquette qu'Isabelle Fermor.

J'ai été fort sérieuse pendant toute l'assemblée, malgré l'envie que j'avois d'être vive & enjouée à mon ordinaire. C'étoit pour *la derniere fois* que je m'y trouvois, cette idée me chagrinoit. Pour *la derniere fois* ! me disois-je. Je quitte avec peine non-seulement tout ce qui m'est cher, mais encore toutes les personnes qui m'avoient été indifférentes jusqu'à ce moment.

Cette idée de *derniere fois* a quelque chose d'affligeant, lors même qu'il ne s'agit que de

lieux ou de personnes pour qui l'on n'a pas une affection particuliere.

Je vais demain prendre congé des Urſulines. Quoique les Nonnes me touchent peu, je ne les verrai pas *pour la derniere fois*, ſans être attendrie, & j'en rapporterai ici un air triſte & mélancolique.

Je fais chaque jour des viſites d'adieu aux payſans de notre voiſinage ; je leur parle de leurs fermes, je fais de petits préſens à leurs enfans, & j'apprends à leurs femmes à être de bonnes ménageres. Je ſuis l'idole des gens de la campagne, plus de cinq milles à la ronde : ils me diſent que je ſuis la meilleure femme du monde, la plus aimable, la plus généreuſe; ce ſeroit mille fois dommage, ajoutent ces bonnes gens, qu'elle fût damnée.

Adieu! Dites mille choſes pour moi à mes bons amis, s'ils ſont arrivés.

Le 7, à onze heures.

Je reçois un gros paquet de lettres de Miſtreſs Melmoth pour Miſs Montague : je les lui rendrai moi-même, car je ne crois pas qu'elles puſſent arriver avant moi en Angleterre.

Adieu! Toute à vous, pour toujours

Is. Fitzgérald.

LETTRE CLXXI.

A Mistress Temple, Pall Mall.

Silleri, le 7 Août,
à une heure après midi.

J'Ai fait ma visite aux Ursulines: elles témoignent beaucoup de regret de me voir partir: elles me promettent leurs prieres pour la prospérité de mon voyage, & quoique bonne protestante, je leur sais gré de cette marque de leur affection.

Il y en a quelques-unes que j'emmenerois volontiers avec moi. Ma petite Nonnette, c'est ainsi qu'on appelle l'aimable fille que j'ai vu prendre le voile, n'a pu retenir ses larmes quand je lui ai fait mes adieux; j'ai vu dans ses yeux une affliction qui m'a extrêmement affectée.

L'ancienne supérieure est aussi fort triste de mon départ: „Ma chere Dame, me disoit-elle, „est-il bien vrai? Est-ce donc pour la *derniere* „*fois*? nous ne vous reverrons plus."

Qu'il y a de douceur à être aimée! Je ne croyois pas être si chérie en Canada. J'ai bien tort de la quitter; peut-être personne ne m'aimera en Angleterre.

Oui, Fitzgérald m'aimera, & je me flatte d'avoir de bons amis dans la famille de ma chere Lucie.

Adieu! je vous écrirai deux mots le jour de notre embarquement, par un autre navire qu'on dit meilleur voilier que le nôtre, & qui pour cette raiſon doit arriver avant nous.

Aimez-moi, comme vous aime

Votre fidele

IS. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXII.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Silleri, le 11 Août.

NOUS nous embarquons demain; j'eſpere vous embraſſer dans moins d'un mois, ſi le vent continue à nous être favorable.

Je reviens de Montmorenci, où j'ai offert un ſacrifice aux Dieux tutélaires de ces lieux que j'ai vu *pour la derniere fois.*

Fitzgérald étoit ſeul avec moi; nous avons viſité toutes les grottes de ce rocher. Nous avons dîné dans l'île, & après ce frugal repas, nous avons cueilli des fleurs, élevé un autel de gazon, & fait une libation de vin à la Déeſſe de la riviere, le tout ſuivant le rit des bons payens.

Nous y ſommes reſtés juſqu'au déclin du jour: circonſtance qui, jointe à l'idée de *derniere fois*, répandoit autour de nous une eſpece de ſolemnité ſombre & lugubre, augmentée encore par le bruit de la caſcade, & le ſifflement des vents dans le bois.

J'ai mille choſes à faire, & je n'ai qu'un moment pour les faire. Adieu!

L'on m'appelle: c'eſt Madame des Roches; elle eſt bien bonne de nous venir voir de ſi loin.

Le 12.

Nous nous rendons à bord aujourd'hui à une heure: Madame des Roches nous accompagnera juſqu'à ſa terre, où ſon batteau doit venir la prendre pour la mettre chez elle. Elle m'a fait préſent d'une belle paire de bracelets; elle envoie à votre frere un nœud d'épée magnifique, & une belle croix de diamans à Emilie: je ſuis chargée de toutes ces richeſſes.

Si nous l'emmenions avec nous en Angleterre — je ne crois pas qu'elle en fût fâchée: j'en ai preſque envie. En vérité! c'eſt pitié qu'une ſi aimable femme paſſe ſa vie dans les bois du Canada. De plus, on pourroit la convertir, & le prétexte de la religion peut bien autoriſer un enlevement.

Votre frere eſt un excellent miſſionnaire pour

les belles incrédules: celle-ci en particulier eſt très diſpoſée à l'écouter favorablement. Je crois réellement que je l'enleverai, ne fût-ce que pour le bien de ſon ame.

Un ſeul inconvénient m'arrête: ſi Fitzgérald s'aviſoit de préférer la tendreſſe à la vivacité, je courrois des riſques; il y a dans les yeux de cette aimable veuve une langueur tout-à-fait ſéduiſante.

Adieu!

Is. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXIII.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Aux Kamaraskas, le 14 Août.

JE multiplie mes lettres en raiſon de mon amitié: ſeulement deux ou trois lignes, ma chere amie, pour vous dire que nous ſommes arrivés heureuſement ici, & que le vent nous promet de continuer à être favorable. Madame Des Roches qui ſe rend chez elle, ſe charge d'envoyer d'abord cette lettre à Quebec pour être miſe à bord d'un navire prêt à mettre à la voile: je me ſers de ces différentes voies de vous faire parvenir de mes nouvelles, afin d'être plus ſûre que de tant de lettres vous en recevrez quelques-unes.

Nous avons ſur notre navire une Françoiſe dont la ſuperſtition nous amuſe : elle a jetté une partie de ſa parure à la mer pour ſe rendre les vents propices, & a promis je ne ſais quelles offrandes à Saint Joſeph, patron du Canada, ſi nous arrivons ſans accident en Angleterre. J'obſerverai à cette occaſion que l'abſurdité de la ſuperſtition moderne égale celle de l'ancienne, & qu'elle ne la ſurpaſſe pas. L'eſpece de folie de cette bonne Dévote a l'autorité des auteurs claſſiques pour elle : & je me ſouviens qu'Horace, ſaiſi de peur au fort d'une tempête, promet au Dieu Neptune des actions de grace, & lui voue ſes habits dégouttans de l'eau de la mer.

Le batteau eſt prêt à recevoir Madame Des Roches : cette ſéparation me coûte ; & l'affliction peinte dans ſes yeux me flatteroit encore davantage, ſi je ne ſavois que le ſouvenir de Rivers & d'Emilie y ont la plus grande part. Elle a écrit quatre à cinq lettres au Colonel depuis que nous ſommes à bord, très-tendres ſans doute, puis elle les a déchirées : enfin elle vient de lui écrire un ſimple compliment, comme ſur une carte, pour le remercier de ſes offres de ſervices. Le billet eſt court, cérémonieux & indifférent, cependant j'ai vu qu'elle avoit du plaiſir à l'écrire parce qu'il s'adreſſe à

votre frere. Elle me demandoit s'il n'y avoit point d'indécence à elle à lui écrire, & si elle n'eut pas mieux fait de s'adresser à Emilie, j'ai ri de sa simplicité, & elle a signé le billet qu'elle m'a remis en rougissant.

Elle ressemble moins à une veuve Françoise, qu'à une fille Angloise qui aime pour la premiere fois: au lieu de la vive légéreté des femmes de sa nation, elle a la folle tendresse des femmes de la nôtre.

Peut-être aussi que, quand le cœur est réellement touché, les sentimens de toutes les nations se ressemblent: je n'en doute pas. Seulement, parce que les Françoises sont en général plus coquettes & moins portées à l'amour romanesque, que les Angloises, nous sommes toutes surprises de trouver cette extrême sensibilité d'ame dans une femme où nous ne la supposions pas.

Du reste, toute regle a ses exceptions; & vous pouvez dire qu'à l'égard de l'amour, votre Isabelle semble avoir changé de nation avec Madame Des Roches.

Le vent souffle & enfle les voiles; la belle veuve est priée de se retirer, le capitaine murmure de ce délai.

Adieu, ma chere Madame Des Roches! je l'embrasse *pour la derniere fois:* mot cruel, mot

déſolant dont je ſens toute l'amertume; je crains qu'elle ne la ſente encore plus vivement que moi : en quittant la derniere amie de Rivers, elle ſemble quitter Rivers pour toujours.

Encore un regard ſur les beautés ſauvages & ſublimes de la nature, que je laiſſe derriere moi. Adieu! cher Canada! adieu! demeure fortunée des nymphes bocageres! Mon cœur ſe rappellera toujours avec plaiſir les heures délicieuſes que j'ai paſſées dans ces lieux enchantés.

Le ciel ſoit avec ma Lucie, & envoie des vents propices à ſes amis!

Je vous aime ſur mer comme ſur terre.

Is. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXIV.

A Miſs MONTAGUE.

De l'île de Bic, le 16 Août.

Ne m'ayez pas d'obligation, ma chere, de vous écrire à bord d'un vaiſſeau. Je manque ici d'occupation, je vous écris pour mon amuſement plutôt que pour le vôtre, mais mon cœur vous donne la préférence.

Nous avons des Françoises avec nous, qu'elles ressemblent peu à Madame Des Roches ! j'en suis excédée, quoiqu'il y ait si peu de temps que nous soyons ensemble.

Le vent est contraire, & nous sommes à l'ancre sous l'île de Bic : Fitgérald nous propose d'aller dîner à terre ; l'île a une fort belle apparence d'ici, il faut espérer que de plus près elle ne sera pas moins agréable.

A sept heures du soir.

Nous revenons de l'île où nous avons passé quelques heures fort agréables. Nous avons dînés sur le gazon sous le couvert d'un joli bois dont la forme & les arbres plantés les uns au dessus des autres en amphithéâtre & dans une espece de confusion symmétrique, imitent assez bien Silleri pour nous en retracer le souvenir.

Nous nous sommes promenés après le dîné, nous avons cueilli des framboises ; au milieu de notre promenade, lorsque nous nous y attendions le moins, nous avons été agréablement surpris de rencontrer une vue qui traverse toute l'île, & qui certainement a été percée par l'équipage de quelque vaisseau de guerre, tandis qu'il étoit à l'ancre.

D'une petite élévation nous découvrions les deux rives, & toutes les deux ont je ne sais

quoi de grand qui éleve l'ame. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on voit le fleuve couler doucement; mais du côté du Sud, qui eft le plus couvert, l'eau agitée par le vent, notre vaiffeau dont tous les pavillons étoient déployés, obéiffant au mouvement que lui donnoient les flots, quelques maifons difperfées çà & là que l'on appercevoit dans le lointain au travers des arbres, formoient une perfpective des plus charmantes.

Je voudrois bâtir une maifon dans cette île: c'eft dommage qu'un auffi joli endroit foit inhabité: j'aimerois à être reine de l'île de Bic.

Fitzgérald a gravé mon nom fur l'écorce d'un érable, affez près du rivage: voilà un mari galant, qu'en dites-vous, ma chere? Peut-être penfoit-il prendre poffeffion de cette île pour moi.

Nous allons faire une partie: il faut paffer le temps à quelque chofe. Adieu, pour le préfent.

Le 18 Août.

Il fait un temps charmant aujourd'hui: nous pêchons fous l'île de la Magdelaine; l'air eft calme, la furface de l'eau légérement ridée, autant qu'il faut pour faire danfer les rayons du foleil fur les flots, les poiffons jouent à fleur d'eau: l'île eft à une jufte diftance pour

nous former un agréable point de vue, en un mot ce parage eſt délicieux.

J'apperçois une maiſon dans l'île, dont la ſituation me paroît ſi belle, que je ne me ſoucie plus d'en bâtir une à Bic. Je voudrois bien aller à terre, dans cette maiſon, pour m'y raffraichir, ne fut-ce que d'un peu de lait, mais on ne peut pas aborder commodément de ce côté. L'île ſemble d'ici défendue par un rempart régulier de rochers.

Le vent ſe leve: nôtre pêche eſt finie pour le préſent. Je ne crois pas que nous ayons déſormais des journées auſſi amuſantes que celles-ci. Nous allons perdre la terre de vue: l'idée ſeule d'aller nous jetter ſur le vaſte océan me pénetre d'horreur. J'aime à jouir à la fois des quatre élémens, la terre ſurtout —— elle fuit devant nous.

Votre amie

Is. Fitzgérald.

LETTRE CLXXV

A Miſtreſs Temple, Pall Mall.

En mer, le 26 Août.

Nous venons de rencontrer un navire de la Nouvelle York qui va à Londres, & comme le temps eſt calme, le Capitaine de ce navire eſt venu à notre bord. Fitzgérald lui a préſenté une bouteille d'excellent vin de Madere, pour me donner le temps de vous écrire un mot par cette voie, car il ſe pourroit qu'il arrivât en Angleterre avant nous. Nous nous portons tous à merveille, ma chere Lucie, & j'eſpere avoir dans peu la ſatisfaction de vous le dire de vive voix. Je vous envoie tout ce que j'ai griffonné avant que nous euſſions perdu la terre de vue, car depuis je n'ai pas eu aſſez de force pour écrire ni pour faire autre choſe.

C'eſt un grand plaiſir, que de rencontrer un navire en mer, & de renouveller avec nos ſemblables un commerce entiérement interrompu. Je ſens à cette heure toute l'inconſtance de notre eſpece : nous nous ennuyons bientôt de la compagnie que nous avons à notre bord, & nous nous imaginons toujours que celle que le hazard nous préſente vaut beaucoup mieux.

Ce

Cet esprit d'inconstance a tant d'ascendant sur moi, que j'aurois volontiers changé de navire, si mon pere & Fitzgérald eussent voulu y consentir. J'éprouve la même chose sur terre dans une voiture, lorsque j'en vois une autre passer; & quand j'y réfléchis, je suis bien-aise d'avoir quitté le Canada, avant que d'en être dégoûtée.

Nous avons eu jusques-ici un passage assez desagréable, & un temps à décourager une voyageuse plus intrépide que votre amie : il est étonnant qu'il y ait des hommes, & même des gens riches, qui se fassent marins de profession par goût pour la mer; & quel plaisir peuvent-ils trouver dans ce genre de vie?

Il faut que l'amour du gain soit bien fort pour leur faire embrasser un état où il n'y a que danger, peine & misere, où ils sont privés de toutes les commodités que peuvent procurer la nature & l'art, de tous les agrémens de la société, en un mot où il sont séparés du reste des hommes. Quelle bizarrerie d'amasser des richesses, par une profession qui les met hors d'état d'en jouir? La gloire même n'est pas un dédommagement suffisant pour un genre de vie si pénible & si desagréable.

Pour moi, j'aimerois mieux être un petit paysan sur un coin de terre, quelque peu fertile

qu'il fût, mangeant tranquillement un morceau de pain dans une cabane, & cultivant un petit jardin de roses, que Lord Grand-Amiral de la flotte Angloise.

Indépendamment des dangers que l'on court sur mer, le temps que l'on passe sur cet élément ne doit pas être compté dans la somme de notre existence : c'est une misere réelle, au moins pour les trois quarts, & il vaut mieux ne pas exister que de souffrir.

J'ai la mer en horreur ; & dans ce moment tout ce qui m'environne me fait peine : c'est cette vilaine mer qui me met tant de noir dans l'imagination. Je détesterois la vie des marins, quand elle n'auroit pas d'autre inconvénient que de nous tenir attachés ensemble plusieurs semaines de suite, dans un même espace borné, avec les mêmes gens. Cette idée n'est pas supportable.

Sans la ressource des cartes, je serois morte de chagrin, avant que d'avoir fait la moitié de la traversée. Que ne donnerois-je pas pour voir les rochers blancs d'Albion? Angleterre! chere Angleterre!

Adieu! le chagrin me suffoque, je n'en puis pas dire davantage. Je ne vous écrirai pas avant mon arrivée, je ne ferai que m'affliger.

Is. Fitzgérald.

LETTRE CLXXVI.

A Miſtreſs TEMPLE, Pall Mall.

Douvres, le 8 *Septembre.*

NOUS venons de prendre terre, ma chere Lucie ; nous ſerons demain à Londres. Nous nous arrêtons un jour en route, parce que mon pere veut préſenter Mr. Fitzgérald à un de nos parens qui demeure à quelques milles de Cantorbury.

Quel plaiſir de mettre le pied ſur la terre ferme! quel vilain élément que l'eau! j'en ai encore des vapeurs, quand j'y penſe. Je me ſuis informée ici de votre frere & d'Emilie: car j'étois partie de Quebec avant que je puiſſe avoir avis de leur arrivée: comme il n'y a pas encore bien long-temps qu'ils ont paſſé, on m'en a donné de bonnes nouvelles.

Adieu! Si vous êtes à Londres, vous nous verrez au moment que nous arriverons. Si vous êtes à la campagne, nous vous écrirons ſur le champ.

Où trouverai-je Emilie ? je meurs d'envie de la voir. Eſt-elle encore Miſs Montague?

Adieu! Toute à vous,

Votre fidele

IS. FITZGÉRALD.

LETTRE CLXXVII.

A Miſtreſs FITZGÉRALD.

Temple-houſe,
Le 11 Septembre.

VOTRE lettre, ma chere Iſabelle, m'eſt parvenue à la campagne par la poſte. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien la nouvelle de votre heureuſe arrivée m'a fait de plaiſir.

Tous nos voyageurs ſont à terre avec leurs tréſors : vous ſentez que nous avons eu plus d'inquiétudes pour des amis ſi chers, que le marchand pour ſon or & ſes épiceries. Vous avez prolongé nos craintes & nos inquiétudes, en revenant dans des temps différens.

J'eſpere que l'avenir nous dédommagera du paſſé : vous pouvez maintenant faire revivre votre petite coterie, avec une augmentation de quelques amis & amies qui vous aiment ſincérement. Ma chere Iſabelle ! quand aurai-je le bonheur de l'embraſſer ?

Emilie, encore Miſs Montague, eſt chez une de ſes parentes en Berkshire, pour terminer quelques affaires avant ſon mariage avec le Co-

lonel : car nous nous flattons que tous les obſtacles qui s'oppoſoient à cette union, ſeront bientôt levés.

Je commence à être un peu jalouſe de cette petite Emilie, elle m'enlevera tous les cœurs : elle partage l'amitié de ma mere & de tout le monde.

Nous revenons à Londres la ſemaine prochaine. Vous prendrez un appartement chez nous en ville, & vous reviendrez à la campagne avec nous : ce ſeroit nous desobliger que d'agir autrement.

Mon frere eſt à ſon petit bien, à ſix milles d'ici, où il fait quelques changemens pour la réception d'Emilie. Il lui fait préparer un appartement qui ſera d'une élégante ſimplicité : il ne faut pas le lui dire, nous voulons lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Sa chambre à coucher, & deux petits cabinets à côté, l'un de toilette, l'autre pour une petite bibliothéque, ſeront des miniatures ; & la dépenſe du tout eſt une bagatelle.

Je ſuis ſeule dans le ſecret : j'ai vu ce matin l'appartement, il eſt gai & riant, d'une propreté élégante, il me plaît infiniment. Vous jugez bien qu'on n'a pas épargné les fleurs, parce qu'Emilie les aime à la folie : tous les quadres ſont en guirlandes & en feſtons ; Rivers

n'a rien oublié de tout ce qui plaît à ſon amante. Il eſt heureux que les goûts d'Emilie ne ſoient pas diſpendieux; autrement il ſe ruineroit pour les ſatisfaire.

Il a commandé une jolie voiture, c'eſt encore un ſecret pour Emilie, car elle n'en veut point avoir.

Leur revenu peut monter en tout à cinq cens livres ſterlings. C'eſt bien peu, ſans-doute; ce ſera aſſez pour les rendre heureux, vu leur économie & les arrangemens qu'ils ont pris pour ne pas dépenſer au-delà.

Mon frere écrira par le premier courier à Mr. Fitzgérald. Nous le ſaluons tendrement lui & le Capitaine Fermor.

Adieu! Toute à vous,

LUCIE TEMPLE.

LETTRE CLXXVIII.

Au Capitaine FITZGÉRALD.

Bellfield, *le* 13 *Septembre*.

JE vous félicite, mon cher ami, ſur votre heureuſe arrivée & ſur votre mariage. Vous êtes plus heureux que moi, mais je vous aime

trop ſincérement pour vous envier votre bonheur.

Emilie m'a promis de me donner ſa main dès que quelques petites affaires de famille ſeront arrangées ; je me flatte que ce délai ne paſſera pas la ſemaine prochaine.

Dès qu'elle m'eût fait cette promeſſe, elle me pria de lui permettre de ſe retirer en Berkshire jusqu'à la concluſion de notre mariage. Cette demande me parut raiſonnable, j'en ſentis la décence & ne m'y oppoſai pas. Elle me dit qu'elle avoit auſſi quelques affaires à régler avec la parente qu'elle a dans cette province.

Ma mere m'a fait reprendre mon bien de patrimoine dont je lui avois laiſſé l'uſu-fruit, & ſe contente de ma demi-penſion de Colonel. Elle y perd beaucoup : elle dit qu'elle y gagne en me rendant heureux. Elle a exigé que je lui donnaſſe cette ſatisfaction ; je n'ai pu la refuſer, j'ai cru devoir ſacrifier ma répugnance à l'excès de tendreſſe qui accompagnoit cette propoſition.

Je ferai valoir une partie de la terre par moi-même : ce qui me mettra en état d'entretenir un petit équipage pour Emilie & pour ma mere qui vivra la plupart du temps avec nous, & d'avoir une table honnête & toujours un couvert pour un ami.

Emilie ſera chargée de la baſſe-cour & du jardin. Elle a une paſſion pour les fleurs, qui me fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle ſera pour elle une ſource continuelle d'amuſement. L'idée ſeule de la rendre heureuſe me donne tant de ſatisfaction, que la moindre bagatelle me paroît un objet conſidérable, dès qu'elle peut l'amuſer, ne fut-ce qu'un inſtant. Je voudrois inventer pour elle de nouveaux plaiſirs.

Nous ſerons heureux, l'un & l'autre; je l'eſpere, parce que j'ai de juſtes notions de l'état où je vais entrer: notions d'autant plus ſûres qu'elles ſont plus éloignées de ces idées romaneſques qui ne ſervent qu'à deſſécher la vraie ſource du bonheur.

J'ai eu, une fois dans ma vie, un attachement aſſez ſemblable à celui du mariage, avec une veuve de condition dont j'avois fait la connoiſſance en pays étranger. J'avois paſſé près d'une année entiere avec elle, ſéparé du reſte du monde dont je m'étois ſéqueſtré pour lui conſacrer tous mes inſtans, lorſqu'une fievre me l'enleva: cette perte me coûta bien des larmes, & je fus long-temps à m'en conſoler. Je l'aimois tendrement; mais cet amour, comparé à celui que je ſens pour Emilie, eſt comme un grain de ſable par rapport au globe de la terre, ou comme le poids d'une plume rélativement à

la

la pesanteur immense de l'univers.

Le mariage est sans contredit l'état de bonheur le plus parfait qu'il y ait sur la terre, lorsque l estime & l'amour conservent leur premiere vivacité; mais l'amour est une plante tendre & délicate qui a besoin d'une culture assidue pour conserver sa vigueur, surtout dans le cœur des hommes; je l'avoue en rougissant.

Pour les femmes, elles sont naturellement plus constantes, l'éducation perfectionne en elles cette heureuse disposition : un mari, qui a la politesse, les attentions & la délicatesse d'un amant, sera toujours aimé. Cela n'est pas aussi généralement vrai de notre côté: j'ai vu quelquefois des femmes trés aimables, & d'une extrême délicatesse de sentiment, ne pas conserver l'affection de leur mari.

Je sais, mon cher ami, que nous ne devons pas nous attendre que la vie soit un ravissement continuel d'amour; le mariage le plus heureux, n'est guere exempt de quelques momens de langueur: je ferai mon possible pour les éviter, persuadé qu'on le peut.

L'ivresse de l'amour diminuera nécessairement après le mariage : la possession tranquille de l'objet aimé doit rendre la passion moins violente, en faisant cesser les craintes & le. espérances qui l'exaltoient. Cette passion tumul-

tueuſe ſe transforme alors en une tendreſſe plus charmante parce qu'elle eſt plus douce, c'eſt pour-ainſi-dire, une tranquillité voluptueuſe: le plaiſir perſévere, même ſans diminution ſenſible; il ne fait que changer de nature.

Ma ſœur ſe flatte que vous accorderez quelques mois à ſon amitié & à celle de Mr. Temple; j'oſe joindre mes prieres aux ſiennes pour obtenir la même grace, à laquelle j'ai quelque droit par la vivacité de mes ſentimens pour vous.

Ma petite ferme ne peut attirer que des amis de cœur: elle ne m'en plaît pas moins pour cela. Un des plus grands inconvéniens de l'opulence & de la grandeur, eſt de nous rendre eſclaves de mille gens que l'on ne voit que par décence, & ſur un ton de cérémonie.

Après tout, je crois que la plus agréable & la plus libre de toutes les conditions eſt celle d'un petit gentilhomme de campagne qui vit de ſes rentes, & qui connoît aſſez le monde pour ne pas envier les richeſſes de ſes voiſins.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher Fitzgérald, & dites-moi ſi je puis vous être bon à quelque choſe, quoique je puiſſe bien peu.

Vous verrez Miſs Montague avant moi; vous la verrez plus aimable & plus charmante que jamais.

Si Miſtreſs Fitzgérald a quelques ordres à me

donner, elle jugera par mon zele du plaisir que j'aurai à les exécuter.

Adieu! croyez-moi pour la vie

Votre fidele &c.
Ed. Rivers.

LETTRE CLXXIX.

Au Colonel Rivers, à Bellfield, Comté de Rutland.

Londres, le 15 Septembre.

Les marques de votre amitié, mon cher Rivers, doivent flatter particuliérement un homme qui connoît votre mérite aussi bien que moi. Je vous remercie sincérement & de votre lettre, & de vos offres obligeantes de service, dont j'userai librement lorsque l'occasion s'en présentera.

Je me réjouis dans l'idée que vous serez bientôt aussi heureux que moi-même. Les notions que vous avez de l'état du mariage sont très-justes surtout par rapport aux mariages d'inclination, & j'ai le bonheur d'en faire la douce expérience.

Jamais je n'aimai si tendrement ma chere Isabelle, que depuis qu'elle s'est donnée à moi. Mon cœur reconnoît combien il lui a d'obligations pour avoir mis son sort entre mes mains. Cette confiance me la rend chaque jour plus chere. J'estime, comme je le dois, ces attentions fines qui donnent sans cesse une nouvelle tendresse à notre affection.

Il est vrai, sa présence ne me cause plus cette émotion tumultueuse que j'éprouvois auparavant; mais je sens toujours un égal plaisir à la voir: une joie aussi vive, quoique plus tranquille.

Je vous avouerai que j'avois une prévention très-forte contre le mariage, si forte que l'amour seul pouvoit en triompher. L'idée d'un lien indissoluble me donnoit de l'aversion pour tout engagement sérieux. Je m'attachai à la plus charmante, à la plus séduisante des femmes, sans penser aux suites que pouvoit avoir le plaisir que je prenois à la voir. Je la trouvois aimable, sans soupçonner que je l'aimois: les douceurs que je goûtois dans sa conversation me paroissoient un pur effet de ces charmes irrésistibles dont tout le monde étoit frappé comme moi. La préférence qu'elle me donnoit sur tout le reste des hommes flattoit ma vanité; je supposois toujours que je pourrois cesser de voir cette syrene enchanteresse, dès

que je le voudrois. Tout cela n'étoit qu'un jeu de mon imagination. L'amour se glissoit dans mon cœur à la faveur d'une méprise flatteuse; & en badinant je me forgeois des chaînes où je me trouvai pris lorsque je ne songeois qu'à m'amuser.

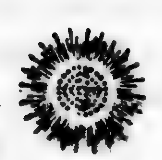
Nous n'avons point encore vu Miss Montague, mais nous partons vendredi pour Berkshire; Mistress Fitzgérald a des lettres pour elle qu'elle sera bien-aise de lui remettre elle-même. Je vous écrirai dès que nous l'aurons vue.

L'invitation de Mr. & de Mistress Temple est trop gracieuse pour que nous ne l'acceptions pas. Nous attendons aussi avec impatience le moment où nos affaires nous permettront de vous aller voir à votre terre.

Adieu! Je suis & serai toujours

Votre ami

I. FITZGÉRALD.



LETTRE CLXXX.

Au Capitaine Fitzgérald.

Stamford, le 16 Septembre au soir.

Etant ici pour quelques affaires, mon cher ami, je reçois votre lettre à temps pour y répondre ce ſoir. Nous comptons être à Londres d'aujourd'hui en huit jours; & j'eſpere que ma chere Emilie ne différera pas beaucoup plus à me donner ſa main. Je vous envie le bonheur de la voir vendredi.

Je ſuis enchanté que vous ayez pris le parti du mariage, parceque je ne connois perſonne qui ſoit plus propre que vous à faire un bon mari: ce fut la premiere penſée qui ſe préſenta à mon eſprit au premier moment que je vous vis.

Savez-vous, mon cher Fitzgérald, que ſi votre ſyrene enchantereſſe ne m'eût pas prévenu, je vous deſtinois pour ma ſœur?

Dans ces regards indifférens, au travers de cet air inattentif & ſans ſouci, j'appercevois un ſens droit, une raiſon pure, un cœur ſenſible qui me faiſoient ſouhaiter que Lucie pût vous

inſpirer de l'attachement: je ſongeois au moyen de vous faire faire connoiſſance enſemble, perſuadé que votre mérite réciproque ſe feroit bientôt ſentir de part & d'autre.

Mais vous voilà ſi heureuſement pourvus tous les deux, que je ne regrette pas que mon projet n'ait point réuſſi: ou plutôt, il a réuſſi puisque vous jouiſſez du bonheur que je voulois vous procurer.

Il y a quelque choſe dans votre perſonne & vos manieres, qui doit plaire infiniment aux femmes. Avec une figure extrêmement agréable, vous avez un air vif & noble qui leur promet un protecteur zelé; un regard ſpirituel qui annonce un commerce amuſant; une ſenſibilité affectueuſe qui caractériſe un ami & un amant: à quoi je dois ajouter un goût paſſionné & une attention marquée pour les femmes, avec une indifférence polie pour les hommes dont la vanité du ſexe eſt plus flattée que de toute autre choſe.

Vous êtes de tous les hommes celui que j'aurois le plus craint d'avoir pour rival; Miſtreſs Fitzgérald m'a dit que vous lui aviez tenu le même langage à mon égard.

Heureuſement, nos goûts étoient différens. Les deux objets de notre tendreſſe étoient peu.

être également aimables; mais ce n'eſt pas la beauté ſeule qui plaît: le caractère touche pour le moins autant qu'elle. Vous étiez charmé de l'enjouement de Miſs Fermor, de ſa vivacité, de ce ton de gaieté qui donne de l'ame à tout ce qui l'environne; tandis que mon cœur étoit épris de cette langueur touchante, de cet attendriſſement ſéducteur, de cette douce ſenſibilité que je voyois dans les yeux & dans l'air de ma chere Emilie, & que je préfere à cette aimable vivacité qui vous touche davantage.

La vraie ſenſibilité d'ame a un charme vainqueur dont ont eſt affecté malgré ſoi, lors même que l'on n'en eſt pas l'objet. Il y a une certaine ſenſation voluptueuſe à être témoin de l'affection qu'un autre inſpire.

Il eſt tard, & mes chevaux ſont à la porte. Adieu!

Votre fidele ami

ED. RIVERS.

LET-

LETTRE CLXXXI.

A Miſs Montague, à Roſe-hill en Berkshire.

Temple-houſe, le 16 Septembre.

Je n'ai que le temps de vous dire, ma chere Emilie, que le ciel favoriſe votre amour. Il écarte à jamais l'inquiétude de votre cœur, & de celui de Rivers : des ames auſſi ſenſibles & auſſi généreuſes ſont faites pour goûter un bonheur pur & ſans mêlange d'amertume.

Vous vous plaigniez, vous & mon frere, de vous trouver dans la dure néceſſité de réduire ma mere à un revenu un peu moindre que celui dont elle avoit joui juſqu'à ce moment. Un événement inattendu lui rend plus que ce qu'elle a ſacrifié à ſa tendreſſe pour ſon fils.

Un parent éloigné qui avoit de grandes obligations à ſon pere, vient de lui en marquer ſa reconnoiſſance en lui envoyant le contrat d'une rente viagere de quatre cens livres ſterlings dont il lui fait une donation pure & ſimple.

Mon frere eſt à Stamford, & ne ſait pas encore cette faveur ſignalée de la fortune.

J'aurai de ses nouvelles par le premier courier.

Adieu! ma chere Emilie!

Votre affectionnée
L. TEMPLE.

Fin de la troisieme Partie.

Catalogue de quelques Livres imprimés chez D. J. CHANGUION, ou dont il a nombre.

Candide en Danemarck ou l'Optimisme des Honnêtes gens, 12. *Geneve* 1766.

Caracteres (les) de Théophraste, avec les Caracteres de ce Siecle, par M. de la Bruyere. 2 vol. gr. 12. *Amst.* 1759.

Commencemens (les) & progrès de la vraie Piété traduits de l'Anglois du Dr. Doddridge, par J. S. Vernede. gr. 8. *N. E.* 1768.

Commerce (le) de la Hollande, ou Tableau du Commerce des Hollandois dans les Quatre Parties du Monde: Contenant des Observations sur les progrès & les décroissemens de leur Commerce, sur les moyens de l'améliorer, sur les Compagnies des Indes Orientales & Occidentales, sur les Colonies, sur les Loix & Usages mercantils, sur le Luxe, l'Agriculture, l'Impôt, &c. &c. par l'auteur des Intérêts des Nations de l'Europe. 3. vol. 12. 1768.

Considérations sur le Commerce & la Navigation de la Grande Bretagne. Trad. de l'Anglois. 8.

Description exacte des Isles de l'Archipel, par O. Dapper, avec de très belles figures. in fol.

Dictionnaire du Citoyen, ou Abrégé Théorique & pratique du Commerce, 2 vol. 8.

Ericie, ou la Vestale, Drame en trois Actes en vers, par M. Fontanelle.

Essai sur la Marine & sur le Commerce, par M. Deslandes. 12.

Euphémie, ou le Triomphe de la Religion, Drame, par M d'Arnaud. *Item.* Mémoires d'Euphémie & Lettre de l'Auteur sur ce Drame. 8. 1769.

Honnête (l') Criminel, Drame en cinq Actes, par M. Fenouilhot de Falbaire. 8. 1768.

——— Item. La 3me Edition, revue, corrigée & augmentée de l'Histoire véritable du Héros de la Piece.

Lettres du Chevalier Robert Talbot, de la Suite du Duc de Bedford à Paris en 1762, sur la France, comme elle est dans ses divers départemens; avec nombre de particularités intéressantes, touchant ses hommes en place, mises en François par M. Maubert de Gouvest. 2 vol. 12. 1766.

Lettres de M. de Voltaire à ses Amis du Parnasse, avec des Notes. 8. 1766.

Moissonneurs (les) Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, par M. Favart. 8. 1768.

Quatre (les) parties du Jour, Poëme imité de l'Allemand de M. Zacharie. 8. 1769.

Royaume (le) mis en Interdit, Tragédie en cinq Actes en Vers. 8. 1768.

Tibere, ou les Six premiers Livres des Annales de Tacite avec des Remarques, par M. l'Abbé de la Bleterie. 3 vol. 12. N. Ed. enrichie de vignettes, medaillons &c. 1768.

Voyages (Nouveaux) aux Indes Occidentales, contenant une Relation des différens Peuples qui habitent les environs du Grand fleuve Mississipi; leur Religion; leur Gouvernement; leurs Mœurs, leurs Guerres & leur Commerce, par Mr. Bossu, Capitaine des Troupes de la Marine. 2 vol. 12. avec figures. 1769.

Histoire d'Emilie Montague, par l'Autenr de Julie Mandeville; traduite de l'Anglois. 4 part. 12. *Amst.* 1769.

Observations physiques & morales sur l'Instinct des Animaux, leurs Mœurs, & leur Industrie; ouvrage traduit de l'Allemand de M. le Professeur Reimarus, avec des Notes du Traducteur. 2 vol. 12. *Sous presse & paraitra dans deux mois.*